

PIERRE BAYROU

UNE ANNÉE

Préface de JEAN ROSTAND

COLLECTION
LES JOURNAUX INTIMES CONTEMPORAINS
SUBERVIE

UNE ANNÉE

Recueil journal
M. L. M. 1960

DU MEME AUTEUR

SOLITUDES D'ANGLARS (lettre-préface d'André Gide). Editions Subervie.

MES BERGERIES. Editions Subervie.

PIERRE BAYROU

UNE ANNÉE

JOURNAL (1959-1960)

Préface de JEAN ROSTAND

EDITIONS SUBERVIE
RODEZ

« ...LA RÈGLE, C'EST L'HONNÊTETÉ »

PASCAL

PREFACE

Une rare et intelligente ferveur pour les choses de la nature, un goût passionné du silence et de la solitude, une ampleur de curiosité qui va du tourment philosophique au souci d'une étymologie, une sensibilité frémissante mais retenue, un émouvant accent de calme, de sérieux et de noblesse, une atmosphère virgilienne de grandeur rustique, un précieux ambigu de misanthropie et de fraternité, d'exigence et de résignation, une prose forte et exquisement nuancée où l'apparente simplicité des moyens dissimule une savante rigueur et les fins scrupules de l'art : tout cela, qui appartenait déjà aux précédents ouvrages de Pierre Bayrou — SOLITUDES D'ANGLARS, MES BERGERIES —, nous le retrouvons en ce « Journal » qu'il nous livre aujourd'hui; mais, peut-être, cette fois, la voix de l'écrivain se faisant plus directe et comme plus pressante, ressentirons-nous encore plus vivement la secrète vertu de sa confiance.

« Une année » de souvenirs, d'évocations, d'aveux... Au long de ces douze mois que l'on vivra dans la compagnie de Pierre Bayrou, qu'on ne s'at-

tende pas, surtout, à cette sorte d'événements auxquels les hommes, d'ordinaire, mettent de l'importance. S'il est un Journal intime, et où les faits, les circonstances ne valent que par la répercussion qu'ils ont dans l'âme, c'est bien celui qui nous est ici donné. Point de rencontres avec des gens célèbres ou bien-disants. Point de voyages, de récits pittoresques ; nulle anecdote savoureuse, nul « mot » parisien ou même littéraire... Nous sommes seul avec un homme austère et immobile, avec un homme qui vit pour son compte, sans spectateur, sans public, avec un homme qui vit face à l'essentiel, c'est-à-dire face à lui-même et à la nature qui l'entoure.

Les grands événements de l'année, pour Pierre Bayrou, ceux qu'il a jugés dignes d'être consignés dans ces pages, c'est la visite d'un vieux manoir, une lente promenade à travers un bois roussi par l'automne ; c'est une conversation avec son chien, une halte auprès de la margelle d'un puits bleu, la découverte d'une orchidée ou d'un lépisme des bois ; c'est un passage de palombes, la brusque disparition d'un peuple de cigales, l'assassinat d'une araignée, le manège d'un petit oiseau qui se cache dans le genièvre, le soulagement d'entendre le chant d'un rossignol qui s'était fait attendre plus que de raison...

Des fleurs, et surtout peut-être des insectes, Pierre Bayrou sait nous parler comme personne, je crois, n'avait fait avant lui. Encore que n'étant pas naturaliste de métier, il connaît parfaitement

tous les petits habitants des champs et des forêts, et il s'entend à rendre une pleine justice à leur délicate beauté, à leur grâce innocente, à l'étrange complexité de leurs formes, qui lui sont « de plus en plus chèrement et mystérieusement fraternelles ».

Comme il sait les regarder, les considérer, les contempler ! Quel trésor d'amoureuse attention il leur prodigue ! Chez lui, à leur égard, quelle avidité visuelle ! En face d'eux, il éprouve toujours même surprise, même saisissement, et comme s'il les apercevait pour la première fois. Ne pas s'habituer, ne pas s'accoutumer, découvrir sans relâche ce que l'on croyait connaître : n'est-ce pas le meilleur signe de l'amour ?

Quand Pierre Bayrou regarde un scarabée ou un chrysope, ce n'est pas avec la sèche curiosité de l'entomologiste qui s'applique à identifier l'espèce par la disposition des taches ou la nervation des ailes ; ce n'est pas davantage comme ferait un peintre, uniquement sensible à la valeur esthétique du dessin ou du coloris, et non plus comme un homme de lettres, qui cherche, tout en regardant, les justes mots dont il usera pour décrire... Non, Pierre Bayrou, devant l'insecte, n'a dans l'esprit que stupeur, ravissement, émotion quasi-religieuse, devant l'énigme « narquoise » de la vie. Émotion pure, irrationnelle, indéfinissable, et passant tous les motifs qu'on en pourrait donner. Émotion qui vient de ce que cette petite chose animée existe, qu'elle coexiste avec nous, qu'elle soit, ELLE AUSSI, dans l'immense et étrange nature...

Pour dire un mot, faire tel geste, pour prendre un parti quelconque, on se donne toujours, et quelquefois d'autres vous donnent, de très bonnes raisons. Publier un livre par exemple : certains, qui sont en crédit, vous y convient ou vous en pressent. X..., que j'admire, que je vénère en l'aimant, me parlait même un jour du « talent enfoui ». Hélas ! la foi que j'ai en lui, à défaut de motifs moins dignes, ne me porterait que trop à l'en croire. Mais ce « talent » : est-ce à toi de décider, me dis-je, s'il est monnaie de bon aloi, s'il aura cours parmi les hommes ?

Non, il faut parler net : publier un livre, quelques lignes seulement comme je le fais aujourd'hui, c'est toujours une faiblesse. C'est toujours une concession que, par lâcheté, étourderie, bravade, on accorde à sa vanité.

Dimanche soir. Retour de Puylaroque, ce vieux bourg tout gris, tout sec, qui regarde du haut de sa roche blanche les vastes pays plats, grandiosement répandus. Mais aujourd'hui c'était *la vote* : le tumulte et le fracas. Liesse des humains, accoutrés, travestis, hilares, dont le suprême bonheur, on le voit, est de grouiller dans le tintamarre, de déchirer enfin le voile du silence — l'impassible, hautain, hallucinant, effroyable silence. Jamais encore à ce point ne m'avait frappé le burlesque de ces défilés, de ces fanfares, de ces « cliques », de cette ivresse où le tapage, les clameurs jettent les tristes, les honteuses, les féroces bêtes que nous sommes.

Evadés enfin, ayant ouvert la foule de la proue de notre auto, nous voici dans la plaine vide : quelle bouffée d'allégresse, dans nos vies à nouveau confondues où se refaisait l'unisson ! Qu'il est amical le silence, le solennel et pur silence ! Qu'elle est bonne au cœur et nourrissante pour l'esprit, la solitude des champs moissonnés où les tas de gerbes, les « piles » alignées attendent, écoutent... Des poules allaient leur train et leur vie, pas à pas, l'œil fixé de biais sur des proies invisibles... Terrible peut-être, mais pour nous, pour nos vies qui s'ouvraient à elle, quelle rassurante, et douce, et haute leçon !...

Et maintenant le crépuscule, le jardin, la tonnelle, le banc. La petite maison m'accueille ce soir, tout chaud encore du tumulte, comme elle m'accueillait ce matin quand je rapportais de là-haut, des grèzes d'Anglars, mon cœur léger et grand ouvert. Mon chien Whim, que nous avons laissé seul tout le jour, est venu comme tous les soirs se cou-

cher tout près de ma chaise. Il sait bien que je suis sorti intact du torrent de bruit et de boue. Que rien n'en a pénétré jusqu'à ce cœur qu'il aime — que rien n'a troublé cette eau que j'y gardais muette et calme dans ce hourvari fracassant, ce lac mystérieux dont une pensée seulement ridait quelquefois la surface : vais-je te retrouver vivant, mon chien aimé — vivant, rassuré, joyeux, aimant ?

*
**

Solitude : la pire des douleurs qui nous viennent des hommes, c'est qu'ils nous obligent à les moins aimer.

*
**

La bonté : pour moi la plus belle, la seule vertu des hommes, celle que j'ai toujours mise au-dessus de l'intelligence, du talent, du génie même. Celle qui décide pour moi, peut-être à elle seule, de la qualité d'un être... A une condition néanmoins : c'est que la bonté des hommes ne ressemble pas à la mienne — qui n'est pas seulement faiblesse, mollesse du cœur, de la pensée, du tempérament, mais qui est manie, passion et même vice. Je me jette dans la bonté non seulement d'un élan instinctif mais encore avec délicie, avec volupté. Donner, être agréable, faire du

bien, pardonner, aimer... je me roule, me vautre là-dedans comme d'autres dans le plaisir sexuel, le jeu, la drogue, toutes les formes du sadisme. Bien plus, il m'arrive de tirer satisfaction, c'est-à-dire vanité, de mon comportement, de mes absurdes impulsions, de mes élans incontrôlés, même quand ils tournent à ma confusion, me laissent le dépit et la honte d'avoir été, une fois de plus, la dupe de quelque imposteur, insolent ou patelin.

*
**

Notre sagesse, si j'en juge par le spectacle que je me donne à moi-même, n'est peut-être, tout piètrement, que de la prudence : la crainte de l'Eternel ou la peur du gendarme, mais aussi la peur de nous apparaître à nous-même aussi ridicule ou aussi répugnant que ceux dont nous avons pitié ou qui nous font horreur. Un instinct nous dit — mais il ne parle net qu'à la longue — que nous sommes exposés à tout instant à tomber dans les travers que nous reprochons aux autres. Et nous découvrons aussi que leurs ridicules ou leurs fautes, nous ne les avons évités que par hasard et de justesse, si tant est que nous ne les ayons pas eus ou commises un jour. Prudence en effet : car se sentir à ce point imbécile, fanfaron, aveugle, absurde, hypocrite et misérable, aussi vil que le plus vil, il y a bien de quoi hésiter avant de s'exposer à pareille torture.

*
**

Entre Sourbil et Lucas : pierres trouées, ouvragées, etc... Est-ce la conscience que je prends tout à coup, dans ce désert et cette solitude, d'une totale délivrance, d'un affrontement direct à moi-même, à la vie, au destin, aux choses essentielles ? Est-ce le spasme au cœur que cette joie me donne ? Mais voilà que je pense à cette abbaye de Beaulieu que nous visitons hier. A la chapelle surtout, de proportions si exquises qu'elle en paraît toute nue, qu'on savoure plus, en s'en étonnant davantage, le délié de ces arêtes, ces traits de voûte aériens, tant de puissance dans la grâce et même la gracilité. Cet élancement, cette robuste sveltesse, tout cela fait penser à un être vivant qui se serait construit tout seul : un arbre par exemple. Mais penser seulement, car la splendeur de cet art humain reste pour moi incomparablement inégale à la splendeur de l'autre. Il y a toujours quelque froide roideur dans le nôtre. On sent toujours, même dans cet art cistercien d'une si sobre pureté, un dessein trop expressément calculé, une géométrie encore trop humaine, un rêve qui n'arrive pas à quitter le sol, quelque chose qui reste inexplicable, qui ne passe pas notre portée, qui manque, nous le sentons bien, à combler en nous quelque vœu, à nous contenter tout à fait.

Enfin tirée au clair, cette étymologie de *bassibe*, qu'en certains lieux on écrit, même en français dit-on, *vacive*. Curieux et pour moi émouvant symétrique de l'autre : le latin *feta*, femelle pleine, qui a donné ici *fedo*, le nom de la brebis. La *bassive* (Aliès vient d'en acheter huit) étant la brebis de moins d'un an, qui n'a pas encore « porté », et par conséquent vide encore (*vaciva*) en effet. Comme l'usage, comme l'homme, comme la vie, imperturbable pérennité des choses. Le mot va son train, de millénaire en millénaire et parfois rien ne le change, rien de ce que nous croyons être chaque fois bouleversement radical, révolution définitive : sécheresses, gelées, séismes, pestes, et tout ce que font les hommes : guerres, massacres, ruines, tous les progrès, même heureux, de notre science. Rien n'y fait : *oves* et *vervex* ont donné *ouailles* et *brebis* et, plus, fidèlement, *feta* et *vaciva* ont donné chez nous *fedo* et *bassive*. Quant à *mouton*, le mot roule de plus haut, de plus loin encore paraît-il, car les Gaulois disaient déjà : *multo*.

**

Qui refuse de se contredire, c'est qu'il accepte de mentir : or, tout homme « engagé » en vient là.

**

(20 avril.)

Il a six jours, près d'une semaine de retard, mon rossignol de la Veyrie : c'est tout juste si je n'en suis pas alarmé. ...« C'est absurde, je le sens. Et c'est faux, je le sais. Pourtant j'y conforme ma vie : mes pensées et, quand je le peux, mes actes. » Qui parle ainsi me dis-je ? Quel mystique, quel halluciné, quel sot ? Mais moi-même quand, persuadé que le libre-arbitre est une illusion et une sottise, je tâche pour tant de me comporter comme si en fait j'y croyais. C'est peut-être là mon inconséquence majeure. Mais la paix où elle me laisse me fait accepter désormais, me retient quelquefois de m'en indigner ou d'en rire, les aberrations, les folies, les inconséquences des autres.

*
**

Ce matin, revu « la Gourgue », le ravin, la source. Ecrit là-bas, sur la margelle même du puits bleu (un peu trouble aujourd'hui, légèrement laiteux). Quel ravissement ! Tout cela retrouvé si frais, si vert, tout ce que là j'ai toujours aimé. Bouffée de tendresse, sensation de victoire et de sécurité, le sentiment que c'est bien là que sont pour moi la vérité, la sagesse. Que j'y retrouve les conditions premières de ma vie, que c'est pour vivre là et ainsi que je suis

fait. Simplicité, dignité et aussi mystère, vrai lieu des réalités sûres. La seule beauté, la seule grandeur, le seul devoir, il me semble toujours qu'ils sont là.

Le soir, délice d'autre sorte (peut-être de même ordre ?) : l'article de R. D. dans « Le Monde ». Cette fois, hommage à Verdi ! (à propos de son « Bal masqué » à l'Opéra). Quelle simplicité, chaleur, force d'accent ! Et pour oser avouer, proclamer, crier ce qu'il doit à cette musique naguère et encore méprisée, raillée, insultée ! Revanche pour moi, mais cette joie vient trop tard. Elle ne peut plus me faire oublier tout à fait la vieille, la si longue amertume. Comme cela rejette dans une solitude toujours incertaine et peureuse, de voir si durement, si grossièrement offenser ce qu'on aime, ce qu'on tient pour seul hors d'atteinte de notre bassesse : ces troubles, ces joies, cette tendresse d'adoration que répandent en nous ces altières délices ! Cela ressemble à la prière sans doute, à l'ivresse et au bienfait de la contemplation. Ce que nous avons de meilleur, c'est dans ces offrandes qu'il sort de nous, qu'il nous apparaît, nous devient sensible. Et il faut se taire, garder pour soi ces délectations, les protéger au fond de nous par le silence et le secret. Et puis on prend peur à la longue. On craint d'en venir à les moins aimer, les pures, les humbles flammes . Peut-être est-ce vrai se dit-on (toujours seul contre tant de célèbres, d'habiles) ; peut-être aimes-tu quelque chétive et risible laideur. On a peur de moins aimer : et que va-t-il rester pour vivre, que va-t-on pouvoir chérir, à qui, à quoi pourra-t-on croire ? Tout seul, dans une nuit si vaste et si froide,

où trouver la force, le moyen d'aller encore — comment garder un peu de joie ?

*
**

Ce souvenir encore, ce trait : il était assis avec nous sur le bord de la route. « Regarde, disait-il à ma mère : sur cet étroit espace, quelle foule, quel monde de plantes diverses ! » Et il y avait tant de choses dans son sourire, ce sourire pensif que je lui voyais si souvent : l'émerveillement, la tendresse et, arrêtant bientôt l'élan de l'amour, le poids de cette nuée sombre : les pensées, les questions, les doutes, ou bien l'effroi de l'inconnu... Toi aussi, tu les aimais ces vers, pauvre père :

*Homme, ne crains rien : la nature
Sait le grand secret et sourit.*

Le grand secret, hélas ! As-tu la réponse aujourd'hui ? Mais nous qui restons : où et quoi chercher, que faire, pour nous reposer de cette fatigue, nous rassurer dans ce désespoir, échapper à l'épouvante, ne plus entendre la rumeur, l'infatigable grondement de cette mer si proche, dans la nuit ?

*
**

Quand on veut trop bien dire : je vais chez le marchand d'engrais : « Avez-vous du superphosphate-de-chaux ? » — « Ah non, me dit-il, mais j'ai du super, de *la phosphate* si vous voulez... »

Bien fait pour moi. Car, pourquoi pas : *de calcium* ?

*
**

On se presse trop de juger, de condamner surtout : ces « chevilles » dans les vers, ces « bourres » comme disait Malherbe, ne sont pas toujours ce que nous les disons. Je viens de m'apercevoir que j'ai été bien étourdi et bien injuste, toute ma vie, en riant de cet « Ah ! » dans : « Ah ! fuyez, douce image ! » Eh non ! C'est cet *ah* ! justement qui fait la vérité de ce cri et lui donne par conséquent sa puissance d'émotion. Car on a beau dire, on ne donne pas congé à un souvenir qui insiste, qui obsède. On a beau, comme les gorilles ou comme les héros cornéliens, faire sonner à coups de poings sa poitrine gonflée, on n'inspire pas la moindre terreur à cette image, si humble pourtant, qui sourit tristement au fond du passé. C'est peut-être le seul moyen, au contraire, de rendre plus assidu et plus déchirant ce sourire si tendre. Quant aux tentations, qui sont bien des phénix ou des hydres (comme on arrive tard à les comprendre, ces symboles !), que peut-on contre elles, sinon souhaiter que, d'elles-mêmes, elles se détournent de nous ? Encore sait-on bien que

tout est inutile : repentir, larmes, prières. Il faut attendre, se préparer, souhaiter de pouvoir, le moment venu, « tenir ferme » sans s'effondrer, sans s'avilir. Là, d'ailleurs, est pour moi la seule forme du courage. Trop facile, je le sais, de « donner un magnifique exemple en montant à l'assaut à la tête de ses hommes », de se donner, pendant et surtout après, l'illusion de l'héroïsme..

Et que fait saint Antoine avec toute sa foi et, nous dit-on, sa sainteté ? Que peut-il dans le « blizzard » des tentations ? Que fait-il, sinon s'effondrer en priant ? Combattre ? Appeler à lui sa « raison souveraine » ? Non : comme moi-même et je crois bien comme nous tous, croyants ou non, il demande à « Dieu » dont il ne sait pas ce qu'il peut être et parfois seulement s'il est, il demande d'être épargné. *Repousser* le démon, une pensée, un désir ? Allons donc ! Souhaiter qu'il vous oublie, se détourne de vous, soit attiré ailleurs et, par l'immobile et muette contention, échapper peut-être à sa vigilance. Le lièvre blotti fait-il autre chose, quand le chasseur frôle son gîte ?

Les seules prières qui me semblent dignes, dignes d'un homme et d'un chrétien, ce sont des appels anxieux, des implorations amères et humbles : « Pardonne, Maître ! » ou encore : « Entre tes mains, Seigneur, je remets mon âme : que ta volonté soit faite » ; surtout peut-être : « ne me laisse pas succomber à la tentation. » Et moi-même, incroyant, c'est la seule chose que je croie décent de souhaiter : fasse ma « bonne étoile » que le danger aille rôder ailleurs. Hasard ? Que signifie ce mot ? me dit-on.

Et vous, qui depuis deux mille ans y pensez, pouvez-vous me dire ce qu'il signifie, le mot « Dieu » ? Et pas de mensonge surtout : car c'est vous-mêmes qui nous en prévenez et nous en donnez l'assurance : « Dieu » est non seulement caché (*absconditus*), mais encore (Pascal) « infiniment incompréhensible ».

*
**

Sinon joyeusement, du moins — ce qui revient au même — posément, calmement, avec patience, avec lenteur, j'ai fait ce soir ce que je n'aurais jamais cru pouvoir faire : j'ai bêché, d'un bout à l'autre, tout un carré de mon jardin. Miracle ? Apothéose ? Eh non, c'est beaucoup plus simple. La vérité c'est que je n'étais pas, en fait, à ma besogne. J'étais ailleurs : au spectacle. A celui que me donnent sans cesse les acteurs innombrables qui vont et viennent dans ma tête. Seulement, la pièce était ce soir d'un exceptionnel intérêt : nouveauté des situations, hauteur des débats, puissance de l'intrigue. En sorte que, pris tout entier par les péripéties de l'action et le brillant du dialogue, j'en ai tout à fait oublié, ma foi, le travail que faisait mon corps. Même au moment où j'ai senti ma bêche se coincer dans cette racine (dont je savais la place, que je me croyais sûr de pouvoir éviter), même alors j'ai oublié de me dire, comme je le fais trop souvent,

que décidément les choses, contre moi, d'un malin vouloir sont portées.

*

**

Reçu hier ces fleurs de montagne que m'envoie Mme V.. Retrouvé ce matin, dans le sentier du bois, cette orchidée aux fleurs verdâtres. Aussitôt, aujourd'hui comme hier, irruption d'une joie si fraîche, si tendre qu'elle me redonne paix, confiance, amour. C'est donc me dis-je que ce sens, ce pouvoir, ce don ou cette chance ne t'ont pas encore été retirés. Même quand je te perdrai, mon chien, seul être que j'aie encore sans doute à voir mourir, à sentir s'arracher de ma vie, de ma chair saignante, même alors, dans cette nuit et cette angoisse, c'est donc que je ne serai peut-être ni sans cesse, ni tout à fait, ni pour toujours malheureux ?

*

**

Moi non plus, je n'ai jamais pu voir un lapin, un lièvre « au gîte », distinguer d'emblée, en passant, du haut d'une berge, tel poisson de tel autre, une vandoise d'un « cabot ». Myopie ? Débilité de la vision ? Pourtant : à la stupeur (à l'admiration, c'est un comble !) de ces compagnons qui « détectent » gibiers et proies avec une promptitude que j'envie,

j'aperçois sur une écorce une cigale grise invisible pour eux. Cette sauterelle qui passait au vol tout à l'heure, j'ai vu d'un coup d'œil, et même du coin de l'œil, qu'elle ne ressemblait pas à toutes les autres. J'ai même cru la reconnaître : et c'était bien elle en effet, ce lourd et bruyant criquet rencontré jadis sur ces pelouses de montagne... Non, il en est de l'œil comme de la mémoire : l'un et l'autre ont leurs préférés, leur pays, leur ciel, leur terre natale.

**

Ces moments de renouveau, d'exaltation de la force, ces jaillissements inopinés, fougueux, ces crues soudaines de la joie sont plus à craindre et plus dangereux à coup sûr que les plus profondes dépressions — que ces heures pourtant redoutées où l'on gît à plat, flasque, inerte, avec à peine un lumignon de conscience, juste assez pour voir, mais voir à plein, la définitive échéance, l'irréremédiable stérilité. Oui, car du marasme même le désespoir fait sortir quelquefois telle résolution de courage, de sacrifice, le sombre vœu de ne plus rien dire, écrire et s'il se peut penser, qui soit indigne ou bas — de s'interdire inexorablement comédie, faux-semblant, mensonge, jusqu'à la plus bénigne (croit-on) coquetterie. Dignité, décence : plus que jamais, en de tels moments, c'est l'idéal, le but, le phare : tout simplement, c'est le devoir.

La joie au contraire, quand son irruption, comme ce matin, vous assaille à l'improviste, c'est comme le vertige d'une ivresse. On perd la tête, brusquement, et le cœur, et la conscience. On se découvre tout à coup à l'extrême rebord du précipice, en terrible danger de se croire un Montaigne en effet, un Gide, un Jean Rostand. Combien de chances reste-t-il alors pour ne pas glisser, tomber, rouler, s'abîmer ?

*
**

J'ai posé bien souvent cette « colle » à mes élèves : de qui s'agit-il dans ces deux textes, relatifs l'un et l'autre à un mathématicien de génie. Le premier est le témoignage d'un contemporain, au grand siècle. L'auteur du second vit encore parmi nous :

« Il se fatigua de telle sorte que le feu lui prit au cerveau et qu'il tomba dans une espèce d'enthousiasme qui disposa de telle manière son esprit déjà abattu qu'il le mit en état de recevoir les impressions des songes et des visions. »

« S'étant couché, il fit trois songes dont il nous a laissé le récit. Il nous apprend même que le Génie qui le possédait lui avait prédit ces songes, et que *l'esprit humain n'y avait aucune part*. Il fut tellement frappé de tout ceci qu'il entra en prières et fit un vœu de pèlerinage pour recommander cette affaire, dit-il, qu'il jugeait la plus importante de sa vie, à la Sainte-Vierge. »

Eh bien ! Qui désigné-je à votre avis, par ce raisonneur si peu raisonnable ? Pascal ? Mais non, mes enfants ! C'est de Descartes qu'il s'agit, de Descartes lui-même, l'homme au « *larvatus prodeo* », l'idole toujours porteuse de ce masque que si peu, vous le voyez bien, sont curieux de soulever.

*
**

Les lys ! C'est la gloire des lys ! Je m'étonne de voir les gens insensibles à leur splendeur. Pour moi, comme ils me touchent, et de quelle étrange émotion ! Symboles de plénitude et de triomphe, achèvement des gloires de l'été, rayonnement, magnificence. Et puis, tout au fond, n'est-ce pas un rapport que j'entrevois ? Quelque chose en moi se trouble d'espérance, à pressentir un lien secret, imperceptible autrement que par la divination d'un amour, entre la fleur solstitiale et l'accomplissement de l'été. Du cœur des nuits d'hiver, si souvent j'évoque ce sommet resplendissant de la courbe de l'année : les très longs jours, les claires nuits, les crépuscules surtout, qui n'en finissent pas, où les charrettes de foin remontent une à une, processionnellement ! Tout cela harassé, ivre de chaleur et de lumière, mélancolique, solennel. Moment où « l'âme » elle aussi remonte des profondeurs, affleure à la surface. Et l'esprit l'aperçoit alors, la reconnaît, s'étonne et se trouble...

Tout cela, bien d'autres choses encore, je le sens, incarné pour moi par les lys hiératiques, calmes, sobres, magnificents ! Blancheur profuse, massive, si simple pourtant, douce au cœur comme l'innocence.

Je me demande après tout si ce n'est pas seulement dans les villes que l'on fait si peu de cas de cette merveille de l'été, sortie, comme une image de splendeur, de la terre mûre et brûlante. Dans nos causses perdus, où s'est préservée mieux qu'ailleurs peut-être l'intimité de la terre et de l'homme, où la cupidité n'a pas tout à fait détruit, dans toutes les âmes, le sentiment des liens, des signes, des appels, où l'existence humaine s'écoule encore tout entière dans l'originelle « forêt des symboles », les paysans continuent à percevoir sans doute, même si c'est obscurément, la signification des prodiges familiers.

— Je pense à ce jardinet d'Aliguières, un *hort* minuscule bien gardé par sa murette basse, tout près de la mare où j'ai vu nager, pour la première fois, dans la prairie des herbes submergées, cette punaise ronde et plate : le naucoris à brûlante piqûre. Dans ce carré de terre rouge tout effritée de sécheresse, je vois encore se dresser, au-dessus des herbes jaunies de chaleur, près des ails mûrissants aux tiges affalées, quelques lys blancs aux roides hampes, haussant leurs bouquets de fleurs en pavillons de trompettes, en cornes d'abondance : dedans, au bout — des étamines, sur la soie des corolles saupoudrées de safran, tremblotaient des pépites d'or. « Oh ! les beaux lys ! » cria mon cœur. — « Oui », fit leur propriétaire avec un dédain indulgent, « c'est la femme qui s'amuse à ça... Les fleurs, après tout, ça ne mange

pas de pain... » Et, cette concession faite au respect humain : « Et puis, rien de tel pour les plaies », dit-il aussitôt (Des pétales de lys macérés dans l'eau-de-vie, je garantis, pour l'avoir moi-même et sur moi éprouvée, la vertu de ce vulnéraire.)

Mais, je sais bien que ce n'est pas, au fond, pour cet usage utilitaire qu'on élève des lys, partout, dans les jardins du causse, entre leurs murs de pierres sèches, bleutées, vibrantes de lumière... (Je les revois ces petits *horts* : des violiers au printemps, et des giroflées-quarantaines — le basilic, lui, vit dans un pot, plus près des hommes, sur le rebord de la fenêtre ou le parapet du balet. L'été, les passeroses et les lys. A l'automne, les dahlias aux fleurs énormes, les asters ou vendangeuses et les soucis encore, dans une oule crevée ou quelque autre « testé » hors d'usage.) Mais non : dans ce très vieux pays, le lys reste la fleur mystique, celle qui paraît au moment des cigales, le parfum de grâce et d'adieu exhalé par la terre, à la Saint-Jean d'été, vers le soleil désormais déclinant. Chant des cigales, odeur des lys, et ces feux qu'allument les hommes dans la nuit du solstice, ces *johanades* dont la flamme se jette au ciel, dit Perbosc, « svelte et pointue comme un clocher » : les cœurs, sinon les esprits, n'ont-ils pas vu l'analogie, compris le symbole ? Consciemment ou non, les hommes n'ont-ils pas senti qu'ils devaient se joindre, eux aussi, aux porteurs d'offrandes, prendre leur place dans le chœur, donner la main pour nouer la ronde ? Et voilà pourquoi, sans doute, même pour le plus rude des hommes de chez nous, l'arôme des lys s'unira toujours à celui du genêt

d'Espagne — le sparte aux larges fleurs — pour évoquer non seulement les hymnes et l'encens, les repositoires et les autels des processions triomphales depuis la Fête-Dieu jusqu'aux bénédictions nocturnes des bûchers, mais aussi, plus subtilement, et dans une obscurité plus secrète, la fécondation de la terre assouvie, mûrissante, au moment où se dénoue l'étreinte du soleil.

*
**

Ce mot de X... : « Il y a des jours, mon pauvre ami, où, feuilletant mon dernier livre je me dis : ah ! que j'aimerais, admirerais ces choses si c'était un autre qui les eût écrites ! »

*
**

Tous les matins, quand je me cite et compare devant mon propre tribunal, ce forum désert et muet (*for intérieur*, quel joli mot !) quelle partie, quel aspect de moi-même requiert ou défend, quel enquêteur instruit, quel témoin dépose — quel juge enfin prononce ou suspend le verdict, demande quelquefois un supplément d'enquête ? Je me le demande toujours.

*
**

Mathématiques. De loin en loin j'y reviens, comme on revient aux songes de l'enfance, pour retrouver le paradis perdu, le songe enchanté où, l'esprit en repos, le cœur est enfin comblé. Un autre monde oui, où l'on parle sans trouble de l'infini et du néant, où il suffit de les figurer par des signes pour que l'on croie les concevoir et même les sentir. Etrange rêve où ne déchirent plus les contradictions, les absurdités, les doutes ; où tantôt le zéro est à jamais inaccessible, tantôt atteint et traversé : et, de l'autre côté, on ressort dans un univers prodigieux où, par dessous le néant, immédiatement au-dessous de rien, commence un autre infini. « Trop de vérité étonne, dit Pascal : j'en sais qui ne peuvent comprendre que, qui de zéro ôte quatre, reste zéro. » ...Pays de songe, où Achille aux pieds légers, tantôt comme chez nous, rattrape la tortue et tantôt, sur le même parcours, la poursuit éternellement. Monde irréel, dont la perfection nous dérobe un moment l'à-peu-près du nôtre. Illusion éphémère, drogue mentale dont l'effet sur moi, hélas ! décroît en force tous les jours. Mais admirable jeu de l'esprit, cathédrale de rêve, paisible sourire de parfaite beauté. « Il y a longtemps, écrivait Henri Poincaré, que notre science a renoncé à atteindre la Vérité : elle se contente de construire des ensembles harmonieux. »

Vent frais d'ouest. Le ciel se couvre : pas une cigale. Or, hier, à la même heure, ici-même, elles volaient comme des mouches. Elles jaillissaient de partout, bourdonnaient à mes oreilles, frappaient comme des balles les verres de mes lunettes et les ailes de mon chapeau. Aujourd'hui, rien : l'immobilité, le silence, la mort. « Voyons, me dis-je : raisonnons. Les cigales, toutes ensemble, ne sont pas mortes dans la nuit. Elles ont encore (et par bonheur il m'est impossible de le leur apprendre), quelque trois semaines de vie. Où sont-elles donc ce matin, toutes celles dont je voyais hier, dont je verrai demain, dans une heure peut-être, les vols pullulants, les essaims ? Si j'étais cigale, si j'avais peur du froid, du vent, de la tempête, où me mettrais-je ? Vers quel abri, de quel côté me conduirait l'instinct ? C'est bien simple : à l'abri du vent, du côté de l'est : je cherche donc dans ce sens-là. Une, dix, cent, mille branches : avec cette méthodique patience qui est l'honneur de mon espèce, je les parcours une par une, je les râtisse du regard. Rien, toujours rien. Et, de proche en proche, de chêne en chêne, de genévrier en genévrier, voilà que j'arrive à Sourbil : à chaque bouffée de vent, j'entends le « sounal » du troupeau.

Et si c'était, me dis-je, si c'était la rosée qui me fût funeste, à moi cigale, insecte net grattant la sécheresse ? C'est donc plutôt sous la tente, le dais, l'écran des feuilles, c'est à la base des troncs, sous les pierres, dans l'herbe qu'il me faut chercher. Mais non. Je suis toujours — voilà deux heures que je marche —, aussi bredouille que devant. Gros-Jean

surtout, j'en ai conscience. J'en prends honte et bientôt dépit : quelle bête stupide, une cigale ! Hélas ! « tout le monde ne peut pas être orphelin » disent les hommes. Mais tout le monde, non plus, ne peut pas être intelligent. Nous, les bêtes, nous envierons toujours nos congénères plus évolués, tel mammi-fère pensant, X... par exemple, ce professeur, frais évadé de sa prison urbaine, et que je viens de rencontrer. « Peut-être ne l'avez-vous pas remarqué, me dit-il, mais les temps sont bien changés : c'est un fait, il n'y a plus de cigales. » Et, de ce fait irréfutable, il se mit aussitôt à me donner l'explication, également irréfutable. »

*
**

Il arrive qu'un désir frustré, « repoussé », décoche en s'en allant les plus envenimées, les plus terribles de ses flèches. On l'entend qui, derrière la porte, ricane, crie des injures, frappe du poing... Oui, on s'en veut quelquefois de s'être refusé la satisfaction d'un désir. Une moitié de nous-même devient pour un temps l'ennemie hargneuse de l'autre.

*
**

Au ciel de chacun, des étoiles préférées : des mots, des mots qui l'obsèdent, qu'il répète trop. Les miens (je suis toujours dans leur lumière, ou c'est vers elle que je vais) : « innocence », « mansuétude », « tendresse », « humilité »...

*
**

Le brouillard est sur les hauts. La vallée en bas était libre et claire. On est ici dans cette fumée qui cachait les rebords du cirque, le fronton du roc. Brouillard ? Nuage plutôt : c'est le ciel qui est bas. Cette fumée, c'est de la pluie : une eau flottante, suspendue — une haleine, une bouffée d'eau. Les plantes sont méconnaissables. Certaines (marrubes, menthes), revêtues d'une peluche blanche qui les engonce et les épaissit. Les fourrés, les buissons, les herbes : tout emperlés, constellés, brillants de gouttelettes. D'autres (aubépines, agars), hérissés de pointes dirigées en tous sens, roides, aiguës, féroces, comme les dards des hérissons de guerre ou des chevaux de frise. Le vert des genévriers est aujourd'hui un bleuâtre de zinc. Des flaques partout dans les chemins. Tout s'imbibe, suinte, coule. L'eau ne tombe pas : elle enveloppe, caresse, presse, pénètre tout : quelques lichens noircissent sur les pierres ; les écorces, qui semblent plus lisses, luisent comme des cuirs. Je regarde de tout près les pierres de la cabane : un monde vit là, solitaire, ignoré, libre,

dru. Un innombrable petit monde : ces pincées de farine, ce sont d'autres lichens, dont se gonflent les écailles, dont s'avive le blanc de craie. Ces touffes d'un vert glauque sont des sédums aux grains aigus, serrés en grappes, grassouillets, luisants, gorgés de vie et comme tendus d'espérance. Et toutes ces plaques de velours, ce sont des mousses d'où sortent quelques fils raides, gracieusement coiffés d'un bonnet minuscule, en outre effilée.

Et les plantes en rosette ! Bien plaquées en rond sur le sol, elles aussi blanchissent un peu sous un poudroïement de buée. Mais elles gardent leur forme exquise : napperons de dentelle, rosaces de vitrail aux arabesques compliquées, aux innombrables ciselures. Et l'ensemble reste pourtant d'une si sobre pureté ! Idéales géométries, sans l'inerte roideur des nôtres — riantes, fraîches, parlantes, celles-là ! Car, si l'on y regarde de près : toujours quelque asymétrie délicate, un peu « de traviole » par là, un rien de guingois par ici. C'est à cette approximation un peu lâche, à telle irrégularité subtile, à telle faute de dessin ou à telle erreur de calcul que tient la grâce de ces petits êtres et le bienfait qui nous vient d'eux... Formes de la vie pour moi de plus en plus chèrement et mystérieusement fraternelles, compagnons, confidents, amis. Le seul amour peut-être qui ne soit pas suspect de cette forme d'égoïsme : l'espérance, même sournoise, de réciprocité, de « retour ». Insensibles certes (comment pourrais-je en douter), les décors de « l'impassible théâtre ». Et, qu'ils « m'invitent et qu'ils m'aiment » n'est que l'illusion d'un enfant. C'est

donc en repos que mon cœur les aime, que mon esprit rêve sur eux, sur l'émotion que me donnent (et toujours nouvelle, toujours plus aiguë, éveillant toujours plus de choses en moi) leur grâce innocente, leur involontaire beauté.

*
**

« Est-ce une coïncidence ? » se demandent toujours les hommes, effarés depuis vingt mille ans à voir autour d'eux, en eux, se faire et s'étirer, chaînon à chaînon, la chaîne éternelle. « Est-ce un hasard ? Est-ce un effet ? Où est la règle, où est la loi ?... » On affirme, on doute, on hésite, on tranche : et voilà nos philosophies, nos religions, nos sciences.

*
**

Tout serait ou paraîtrait bien simple, si ceux qui pensent, écrivent, parlent se décidaient seulement à être honnêtes, à ne pas s'en faire accroire à eux-mêmes au point de s'imaginer en faire accroire aux autres. Si chaque écrivain, poète, philosophe ou savant faisait effort seulement pour se traduire au plus juste, avec bonne foi, c'est-à-dire avec modestie. Tout, en effet, est assez simple, assez pitoyable ou piteux, tout ce que nous sommes, tout ce que nous

nous croyons savoir de nous-même ou des choses. La question que se posait Socrate, il y avait déjà bien des millénaires sans doute que les hommes se la posaient : oui ou non avons-nous une « âme », une âme immortelle, distincte et captive du corps, gênée, offusquée par lui ? Oui ou non peut-on écrire sur nos tombes, comme le voulait Victor Hugo : « Ici repose la ruine d'une prison » ?... Et, sortant de là comme des ruisseaux d'un glacier, tombant éternellement de cataracte en cascades : disposons-nous de nous-mêmes, sommes-nous donc responsables de nos pensées et de nos actes ? Qu'est-ce que le mérite et le démérite, le vice et la vertu, la beauté et la laideur, physiques et morales... ?

Même à l'intérieur, je ne dis pas d'une même foi, mais à l'intérieur d'une même église, il y a Bossuet et Pascal. Il y a ceux qui vont gaillardement leur train, persuadés que Dieu les aime et les attend, et qu'ils ont bien gagné, après tout, sa bienveillance et son pardon. Et il y a les autres, les pauvres diables comme moi, que tout persuade au contraire qu'ils ne savent, ne peuvent rien — qui ne sont jamais sûrs que « Dieu », quoi qu'ils fassent, ne les tourmente et ne les tourmentera pas à dessein. Et ceux-ci pourtant, contre toute logique, par une inconséquence qu'ils acceptent comme une preuve nouvelle de l'incertitude de leur raison, ceux-ci continuent, s'acharnent, les uns à porter haire et cilice, à se reprocher les plus innocents plaisirs — les autres à attendre avec patience et s'il se peut douceur, à s'attacher à l'illusion qu'ils peuvent et pourront tout seuls se défendre, se garder, se retenir d'être trop infâmes, trop hideux.

Oui, tout cela, notre vie, notre destin, ce que nous sommes, tout cela est simple, bien simple, hélas : nous ne savons, ne pouvons rien, nous ne comprenons pas. Soyons sérieux par conséquent. Tous ces mots, ces grands mots, ces feintes, ces attitudes où nous nous travaillons, pourquoi insister, pourquoi ne pas nous avouer que c'est comédie, mensonge, abaissement ? Et se peut-il qu'ils ne voient pas qu'ils mentent, tous ces fantoches fanfarons ? De tel chrétien illustre (quelle contradiction, hélas ! dans ces mots !) on se dit quelquefois : le personnage, dans ce comédien, aurait-il absorbé, détruit, supplanté l'homme ? Il finit par croire à la sincérité, à la bonté, à l'innocence de son cœur. Et s'il avoue par moments ses misères, ses trahisons, ses fautes, c'est pour les dire espiègleries ou incartades, persuadé que quoi qu'il se permette ou qu'il ose, Dieu va lui pardonner tout, le récompenser de tout.

Certes, libre à lui, et même, quand il se voit seul face à face à l'heure de « l'examen de minuit », puisse-t-il être en paix avec sa conscience sinon avec son Dieu. Mais pourquoi ces dédains, ces mépris, ces condamnations si tranchantes à l'égard de ceux qui se disent, dans l'humilité et la tristesse de leur cœur : s'il suffisait d'avoir par moments, ne fût-ce qu'une heure au seuil de la mort et dans l'épouvante dernière, s'il suffisait d'avoir battu amèrement sa coulpe, d'avoir versé une larme sincère en « détestant » son abjection passée, quel homme jamais Dieu a-t-il pu, pourra-t-il damner ?

Privation, ce matin, de ma quotidienne ration de promenade et de silence : rendez-vous (docteur, dentiste) impossibles à éluder. Car le brouillard, l'air qui fond, cette fumée qui mouille, cette poussière d'eau, peu m'aurait importé. Nous serions partis, montés quand même, pour voir les genévriers emperlés et bleuis, pour voir luire les branches des chênes, les rochers devenir sombres et les filigranes d'araignées, invisibles hier, se changer en linges blancs. Tant pis. Je rentre enfin, j'allume mon feu. Le voilà qui claque, souffle, halète, bourdonne discrètement. Comme tous les samedis, j'ai remonté la vieille pendule : je l'entends qui bat dans sa longue caisse. Plaisir succulent et pensif à reprendre ce rite que tu as, mon père, si longtemps accompli. Je sais tout ce qu'on peut dire et qu'on dit de ces manies casanières où se confinent les vieillards. Mais on apprend à ne plus s'inquiéter de ces sottises, à se décider enfin à être pleinement et seulement soi-même. Car là aussi il n'y a qu'une règle, un devoir — il n'y a qu'un tribunal et qu'un juge : son propre cœur ou sa propre pensée, une fois bien éprouvés, sondés, jaugés et quand on est parvenu, toutes précautions prises, à sentir que rien ne les gêne, ne les masque : aucun calcul, aucune bassesse, aucune laideur.

Quelle misère : soyez un esprit rigoureux, exigeant, honnête, et à tous vous serez suspect ou de tous vous serez haï. Avec la même sincérité dans la réprobation ou dans la colère, on vous fera grief, dans un camp comme dans l'autre, de toujours douter de la Vérité : la vérité scientifique des uns, la vérité révélée des autres. De ce côté on vous renie et vous méprise au nom de Descartes : parce que le doute cartésien est devenu en vous une superstition, une anomalie affective. Et, sur l'autre rive des mers, sur l'autre lèvres de l'abîme, on pousse du même cœur les mêmes huées : « aveugle obstiné ! esprit rebelle, corrompu de satanique orgueil ! »

*
**

Pascal : « Je n'ai jamais jugé d'une chose exactement de même. Je ne puis juger de mon ouvrage en le faisant : il faut que je fasse comme les peintres, et que je m'en éloigne, mais non pas trop. De combien ? Devinez. »

*
**

« Il n'y a de science que du général » : autant dire qu'il n'y a pas de science du tout.

*
**

Certes, l'étymologie ne renseigne pas plus sur le sens des mots qu'une graine n'en peut apprendre sur l'aspect de la fleur future. Pas plus que la couleur de la chenille ne permet de prévoir celle du papillon. Sur un point toutefois elle peut faire utilement rêver : sur la mentalité ou le comportement des hommes. Ce matin, assis dans le couderc, sous l'agar de Petit-Jean, je pense à ce mot : *mathématique*, qui désignait en grec, il y a trente siècles, la science, les sciences, tout le *savoir* humain. Et je vois que c'est de cette confusion originelle, ou de cette abusive extension, que tant de maux nous sont venus. Ainsi s'expliquent non seulement, ce qui serait peu, les erreurs de Descartes, mais toutes celles qui ont suivi, et dont notre science, aussi bien que nos arts, n'auront pas cessé de pâtir.

Car « la méthode de la géométrie », c'est bien Descartes (il le dit lui-même) qui se promet « de l'appliquer aussi utilement aux difficultés des autres sciences qu'il l'avait fait à celles de l'algèbre ». Ce qui est bien naturel de la part d'un géomètre fougueux, et qui pourrait ne pas sembler très grave. Mais il y a bien pis. Comme le dit Paul Valéry (qui ne s'entend pas mal, on va le voir, à manier cartésienement le pavé de l'ours) : « Animé de cette superbe confiance qu'il montre dans sa force d'esprit, il veut étendre sa méthode (celle de la géométrie) aux phénomènes les plus divers.. Il va *refaire toute la nature* et le voici qui, *pour la rendre rationnelle*, déploie une étonnante fécondité d'*imagination*.. Il *invente* alors un Univers et un Animal en *s'imaginant qu'il les explique*... Ceci est bien d'un *Moi dont*

la pensée ne veut pas le céder à la variation des phénomènes, à la diversité même des moyens et des formes de la vie. »

*
**

Peu importe l'année, l'heure, les circonstances, le temps qu'il fait, l'événement du jour : oui, en effet. Ce qui compte, c'est ce qui me reste et me restera de tout cela, l'idée que me laissent ces choses, l'opinion qu'elles créent ou confirment en moi et comment, dans quel sens et quelle mesure, elles agissent sur la représentation que je me fais de la vie, de l'homme, du destin... Hier soir, Max-Pol Fouchet reprenait (s'en doutait-il, mais pourquoi ne le disait-il pas ?), à propos de l'art en général, ce que Musset a bien mieux dit à propos de la poésie en particulier : « éterniser peut-être un rêve d'un instant... » Cet « Impromptu », quelle limpide, et calme, et noble profondeur ! Oui, faire de l'éternel avec de l'éphémère, donner du poids à l'impondérable, de la durée au fugitif, de l'éclat à l'invisible... on l'a dit des millions de fois. Mais, sans le dire et sans y tâcher, c'est cela que font les génies. Hugo : « *L'ombre qui fuit sur l'eau qui passe* » — « *Le vent nous apportait de lointains anges* » ...et Musset, justement, dans cet Impromptu si librement et gracieusement envolé — plus juste, plus profond, plus solide et plus durable que les méditations des philosophes et les systèmes des pédants.

*
**

Il y a des jours (ce matin-même, à Paou pourtant, où j'écris de nouveau assis sur mon trépied, le dos à la porte), il y a des jours où tout se refuse, s'éteint, s'éloigne, devient froidement étranger. Les choses les plus aimées, les plus doux et les plus purs visages, sont tous devenus, un à un, de pauvres objets de ce monde : opaques, durs, muets et bas... Mais il y a toujours, dans ma forêt et dans ma nuit, les intarissables fontaines dont l'eau me lave, me restaure, me recharge d'espérance ? A travers les fourrés épineux je les cherche en haletant. Hélas ! penché sur les margelles desséchées, je ne vois plus qu'un peu d'eau morte, où des feuilles pourrissent, au fond.

*
**

Peut-être n'aimé-je tant mon chien que parce qu'il est silencieux. Peut-être nous comprenons-nous d'autant mieux que nous ne nous parlons jamais, sinon dans la certitude qu'il n'entend rien à mes paroles et que je reste incertain sur le sens de ses aboiements. En tous cas, les meilleurs moments, ceux où la communion se fait à plein entre nous, ce sont les moments de parfait silence — comme celui-ci où, couché dans le soleil, il attache ses yeux sur moi... Que ceci me soit une leçon, une mise en garde. Que ce soit l'appel de la vigie, le cri de la sentinelle : qu'ils m'épouvantent et me réveillent, moi qui attache aux mots un pouvoir démesuré, qui mépriserais volontiers tout autre moyen d'expression ou de suggestion, qui me dis sensible seulement à cette voix,

à ce timbre, à ce symbole, moi à qui il échappe parfois d'affirmer que tout ce qui n'est pas traduction verbale futile ou fausse la réalité vivante — moi qui ne révère et qui n'aime que ces bruits : la parole ou le chant...

Mais enfin il est là mon chien, la langue au soleil. Je le regarde. Je vois ses yeux attachés sur moi : attente, prière, amour surtout, passionné, religieux amour. Je me dis ce matin (ce que je pouvais hier, ce que je pourrais et devrais me redire à toute heure) : dans quatre ans — et il y a quatre ans que je gravais ici ce chiffre sur ma canne — dans quatre ans je ne le verrai plus, ne me rassurerai plus à ce regard profond. Je n'aurai plus, écrivant ici, devant ces buis, dans ce silence... Mais jamais plus pourrai-je écrire ? L'inutilité de ce jeu dérisoire, l'atroce misère de tout, de tout rêve et de toute pensée, le danger de toute joie, l'imprudence de tout abandon... je verrai tout cela, penché sur un abîme d'où rien ne répond quand on appelle, quand on pleure, quand on supplie. Que me deviendront, que vont me devenir ces choses que j'aime parce que je les sens innocentes, ces genévriers, ces bois, ces pierres et le rossignol des murailles qui vient d'arriver pour nous voir, comme tous les matins ? Ah ! quelle autre joie, quelle autre de mes pauvres joies vaudrait la douceur de ces larmes, de ce poids sur ma poitrine : bon à sentir pourtant et qui, mystérieusement, allège... Un moment hors du cachot ? Un regard jeté sur le large ? Une bouffée venue d'ailleurs ?

Matin glacé, matin pur. Revu, montant le chemin Rodanèze, les coulées de glace qui font chaque année, mais toujours davantage, mon étonnement et ma joie : pourquoi ces aspects, consistances, couleurs si divers : lisses coulées de saindoux, carapaces de sucre blanc ou « caramels » jaunâtres, « glaçures » comme sur les gâteaux ? Ces innombrables formes de l'eau (quelle énigme dans ces quelques mots !) se côtoient au même lieu, regardent du même côté de l'espace et du vent ! Et dessous, un sol de même nature : le roc, un roc homogène, compact, quaranté mètres d'épaisseur, l'inébranlable assise de « bathonien » comme dit mon géologue d'ami... Ici, tout au haut, la grande ferme abandonnée, la ferme de ce vieil homme que je rencontrais quelquefois, derrière son troupeau, tout gris, tout menu, tout pâle sous son « couvertin », sa limousine rapiécée. Il était seul déjà, il est resté seul bien longtemps avant de mourir. Et seule aussi a vécu longtemps derrière ces murs au visage mort, aux yeux clos (volets, porte, tout fermé, jusqu'à la petite lucarne qui donnait du jour à l'évier), ici vécut cette jeune veuve dont je me figurais qu'elle aurait mieux aimé cette solitude, pour elle pourtant peuplée de souvenirs — ce haut lieu de lumière et de vent, juste à la crête du Deymier, face au fronton du Roc d'Anglars, de l'autre côté du vallon grandiose : l'eau en bas qui fait son bruit éternel et qui luit en coulant, qui de saison en saison, de jour en jour et d'heure en heure prend tour à tour d'innombrables nuances... Infini, éternité...

Et, pour moi, ce matin, bien-être, allégresse. Au

début de la montée, déjà, une joie enfantine me venait à sentir s'écraser sous mes semelles ce givre, ces frimas, la cristallerie retrouvée. Bonne chaleur oui, qu'on dit saine sans savoir pourquoi, mais que l'on sent, que l'on sait telle. Par un de ces hasards si gracieux que nous les disons providentiels, je vois (ne sachant où me mettre pour m'asseoir au soleil en me protégeant à la fois du froid des pierres à peine décapées de leur givre, et du *soulédré* aussi, le vent solaire des jours purs, dont le coup d'aile, l'hiver, coupe comme une faux), je vois, juste sous le balet, appuyée à la cage à lapins, cette chaise basse, jadis siège du vieux au « cantou » de la cheminée, réformée aujourd'hui, reléguée au dehors (une planche clouée a remplacé la paille), mutée dans un emploi nouveau : sellette pour égreneuse de maïs, ravaudeuse ou gaveuse d'oies... Et, avant de m'y asseoir moi-même pour ma quotidienne revue mentale, cette toilette du matin, je tends au soleil mes paumes ouvertes. Oui, comme un prêtre devant l'autel : car c'est bien mon élévation à moi, ma contemplation, ma prière.

*
**

L'idée me vient quelquefois (comme ce matin, dans ce bois de Bariac où j'ai cueilli pour elle ces violettes sous le givre) de faire le compte de mes émerveillements du jour, en notant les pensées qu'ils font lever en moi. Tout à l'heure, cet écureuil qu'avait ranimé le soleil ; à l'instant, ce papillon qui

passé, ce beau vulcain, luisant d'ébène et de feu ; autour de moi, ces sumacs et ces térébinthes, insolites dans ce climat ; cette grande euphorbe dont la présence ici et surtout le pullulement sont paraît-il illégitimes ; la rencontre et comme la découverte après plus de soixante hivers de ces fleurs d'ellébore aux lèvres toujours rebordées d'un rouge de cinabre — ces fleurs qui sont les premières à braver les grands froids et dont les fruits pourtant (les *fèves-de-loup* comme on les nomme ici) « sans le coton du bouton nourrissent leur jeune enfance » ; et tant d'autres : noisetiers, cornouillers qui sont privés sans dommage des « soins de la Providence », comme ils enfreignent impunément les lois des naturalistes-métaphysiciens... Oui, l'envie me prend quelquefois de noter ces choses, de donner à mes émotions forme et force d'arguments. Et puis : à quoi bon me dis-je. Au profit de qui, cet effort ? De toi-même ? Mais craindrais-tu d'en perdre la mémoire ? Tu sais bien que pour toi « la seule chose ici-bas qui persiste » c'est justement cela : une émotion qui bouleverse, les joies, les souffrances et, parmi celle-ci, les peines du cœur seulement. Quant à la plupart des autres hommes, tes semblables pourtant, tes frères, que verraient-ils dans ces faits que tu crois des preuves ? Les uns : anomalies affectives, fantaisies ou paradoxes ; et les autres : raisonnements incorrects. L'esprit, le cœur : l'un ou l'autre est toujours suspect à certains, toujours récusé, méprisé, raillé par quelqu'un.

Il m'a fallu bien longtemps pour convenir que cette femme, si belle, avait l'âme basse en effet. En ce qui concerne les sciences, il ne m'a pas fallu moins de temps pour admettre que telle « explication », si belle, était inexacte et même absurde en effet.

*
**

Dans « Le Figaro littéraire », un article sur Somerset Maughan (il a eu, paraît-il, quatre-vingt quatre ans en janvier). On lui fait dire : « Ecrire mon journal ? A mon âge, la vie est devenue bien trop monotone pour que rien mérite d'en être souligné et chaque jour ressemble trop au précédent ». Quel exemple encore ! Cela fait rêver : ce sens, en nous, qui perçoit à tout moment la nouveauté de tout, les différences entre les états successifs des choses — car tout est changement, croissance, usure — il manque donc à beaucoup de gens, à la plupart je crois. Ou bien, chez la plupart, il est bien obtus et bien gourde. Et par un prodige contraire il devient avec l'âge plus exquis et plus sûr, chez ceux qui en étaient doués en naissant. En tout cas et pour mon compte, c'est ce que je constate jusqu'ici : plus j'avance et plus en moi ce sens s'aiguise, plus souvent et de plus de côtés m'arrivent des impressions, des surprises, des chocs — plus fougueusement prolifèrent les merveilles imprévues. « Etonné et ravi » je le suis à toute heure, partout. Quelle chance ! Car je savais bien,

j'ai toujours su que tout va changeant de forme comme un nuage dans le ciel. Mais aujourd'hui c'est comme si l'appareil récepteur que je suis était parvenu à une sensibilité telle qu'il enregistrerait la croissance même de mon corps, le jeu de ses pièces innombrables, les perpétuels échanges, les transformations continues qui s'opèrent en lui. Rien d'étonnant que ce spectacle suffise à occuper mon esprit, à l'amuser en lui proposant toujours de nouvelles énigmes, comme le temps qu'il fait en pose à nos curiosités. « Renouvellement! » crie-t-on. « Du nouveau! » C'est une infirmité bien terrible en effet de devenir à la fois aveugle, sourd, inerte, de sentir seulement que s'émousse la pointe de nos sens. Mais celui-là, le sens de la nouveauté, c'est à coup sûr le plus précieux de tous, et le plus grand malheur c'est d'en être privé — ou bien de sentir, comme Maughan peut-être, qu'il s'atrophie ou s'oblitère. Je redoute moins la sclérose des osselets ou du tympan que la sclérose de cet organe inconnu, l'affaiblissement de ce pouvoir, la perte de ce don. Les aveugles : pourquoi sont-ils si nombreux à être toujours gais, à vivre plus intensément, à tirer de la vie plus de joies et plus vives, plus durables, invulnérables à tout ce qui ruine ou gâte les nôtres ? Pourquoi sinon parce que, plus attentifs que nous-mêmes à l'essentiel de l'existence, ils ont reçu ou acquis ce sens qui perçoit à toute heure la nouveauté du monde, l'originelle fraîcheur de tout ce qui advient dans leur vie. A tout moment, en effet, tout renaît, se renouvelle, des sources viennent au jour, des fleurs inconnues surgissent, verdoyent, brillent, embaument. Même les

fleurs véritables, d'année en année sont-elles les mêmes ? A tout moment se fait le monde, se refait « la création ». L'insecte qui traversait la route ce matin, l'avais-je jamais vu tel, si étroitement sanglé dans sa jaquette, cheminant avec une lourdeur si appliquée et si patiente, allant son « amble » à six pattes — deux et une — et toujours posé sur trois pieds ? Le bleu d'acier de son ventre, m'avait-il jamais paru si luisant et si frais ? Jusqu'à la gouttelette qu'il m'a laissée aux doigts : était-ce bien ce même « sang » dont ma mémoire croyait avoir, depuis l'enfance, gardé vivante la couleur ? Et l'attendrissement à sentir renaître soudain une émotion du lointain passé, quelle surprise aussi !

*
**

Je ne crois pas qu'on soit jamais tout à fait dupe : ni quand on décide d'appeler besoin un désir physique, ni quand on prend pour fierté, et bien entendu légitime, sa misérable vanité. Tant de scrupules, dit-on, débilitent ou entravent. Peut-être. Du moins amènent-ils à prendre honte de soi-même, à avoir cette défiance et cette crainte de soi qui induit et même oblige à l'indulgence pour autrui. Et puis, quoi qu'ils disent, cette incessante attention, cet effort pour rester en alerte et pour se tenir en défense, cette habitude du bain moral et de la toilette de l'âme, tout cela laisse propre après tout, frais, clair, dispos, sans âcreté, dépit ni haine. Et comment dou-

ter que cela ne soit bon, c'est-à-dire aussi : beau, juste, vrai ? Je sens cela si fortement que j'y crois, comme je suis sûr que j'existe parce que je pense ou, mieux, que je me *sens* penser. Quelle différence entre ces deux certitudes : sentir que l'on souffre d'une brûlure, ou sentir qu'on pense, qu'on aime — qu'on est heureux d'être né avec ce goût, cette manie, cette passion d'aimer ?

*
**

« C'en est fait, me dis-je : à partir d'aujourd'hui je lui retire mon estime ». Mais par bonheur je pense aussitôt : « et la tienne, à toi-même : vas-tu feindre, longtemps encore, d'être en droit de te l'accorder ? »

*
**

Froid, bon froid sec comme on dit. Ciel tout nu, grand soleil, mais le vent, ce vent rapide est cruel, insoutenable. Je n'ai pas tenu longtemps en effet à écrire devant la Bergerie-Haute, flagellé de plein fouet sur ce même siège de pierres où, hier, pourtant, j'étais si bien. Mais ici, au retour, vers la pointe du Roc, le vent ne « touche » pas. Je m'assieds sur l'herbe bien sèche (elle est rousse et grise, parsemée de feuilles de chêne : la grande truffière d'à côté disparaît sous ces copeaux recroquevillés), je m'as-

sieds au pied d'une « garrouille » : des rejets de chêne en bouquet. Aussitôt, et « à partir de » cette tiédeur qui m'enveloppe, me caresse, s'insinue et se répand en moi : sensation, non seulement de bien-être mais de protection, de sécurité, de confiance, de joie. Voilà donc où nous en sommes, me dis-je, où pour ma part j'en suis : en tant d'occasions, ce que j'appelle ma vie mentale, mes joies, mes tristesses, mes pensées même, tout cela est donc sous la dépendance, paraît venir, sortir de quoi ? D'une impression de froid, de chaud, d'une lumière, d'une ombre, d'une odeur bonne ou mauvaise, d'une forme, d'une couleur... d'une donnée, toujours fortuite, de l'un quelconque de mes sens. Idée ou sentiment de la beauté, de la grâce, de la noblesse — idée du bien, du mal, de « Dieu », tout en moi serait donc à la merci d'une musique, d'un visage, d'un insaisissable rapport de dimensions, de nuances — de tel rythme dans la démarche, d'un imperceptible mouvement dans le contour de cette épaule — moins encore : de ce qui n'a ni dimension ni forme ni peut-être réalité : l'expression d'un regard, la tendresse d'un sourire ?

Oui, tout ce que je suis ou crois être, ma sécurité, mes convictions, ma foi, tout moi-même et le monde avec moi dépendraient donc de cela, serait donc, ne serait que cela ? Ah ! comment sont-ils faits, ceux qui assurent qu'il est tellement en « progrès », l'esprit des hommes ? Teilhard du Chardin : qu'est-ce donc qui lui fait croire que non seulement notre cerveau mais la pensée et sa démarche se perfectionnent siècle à siècle, et que nous allons vers « Dieu »

comme les papillons à nos lampes du soir ? Et qu'en montant vers sa lumière nous nous en imprégnons peu à peu pour devenir un jour pareils à sa substance, armés de ses pouvoirs, omniscients, parfaits, béats ? Pour moi au contraire, hélas ! ce qui me frappe c'est ce lugubre tournoiement des pauvres êtres que nous sommes autour, justement, de cette même, de cette seule question, depuis l'origine du monde ou du moins de l'humanité.

*
**

A propos de mes livres : « trop de philosophie, d'abstractions, de fumées métaphysiques » : voilà ce que X..., Y..., bien d'autres sans doute n'osent pas me dire, je le sens. Mais qu'y faire ? Un esprit aussi, une pensée habitent en moi. Puis-je nier l'importance de leur rôle, la force et la qualité des joies qu'ils m'apportent, la fermeté du support qu'ils donnent souvent à ma vie ? Quand mon cœur est en train de savourer tel délice, de s'attendrir de telle grâce, de s'exalter de telle grandeur, de s'émouvoir de tel mystère, au nom de quoi refuserais-je à mon esprit sa part du festin, sa ration de joie ? Sur la route pour un moment dégagée d'ombre, d'obstacles et de douleur, c'est bien son tour, à lui aussi, de cueillir quelques fraîches et pures fleurs, épanouies dans la lumière.

*
**

Qui raille les toujours insolents, les toujours verts Diafoirus, celui-là est un imbécile dit-on, qui donne servilement dans la convention la plus bête. De même : on est un esprit fort, un ignare « touche-à-tout », quand on dénonce la sottise vraie, l'insupportable audace des pontifes qui ridiculisent, qui déshonorent cette science qu'on aime, que l'on défend de leurs atteintes, en qui l'on espère sinon croit. Exemple : tel sire, un professeur de Faculté, comme je lui parlais de ma si chère fleur de l'ombre (l'ombre de mon Roc d'Anglars), la mélitte aux grandes fleurs — et aussi de la grande euphorbe de Provence, qui pullule dans nos rocailles, qui ouvrira bientôt, dans les carrières délaissées, ses fleurs pourpres en lourds paquets : « Impossible », dit-il, avec une irritation (et d'ailleurs un mépris) bien peu « philosophes » : « œcologie incorrecte, cortège de l'olivier..., flore résiduelle... Bref, ces deux plantes ne peuvent pas pousser chez vous, certainement n'y poussent pas... »

Ainsi s'emportait Diafoirus contre ce gaillard facétieux qui, par raison démonstrative, aurait dû correctement mourir — et qui, malgré l'apparence, était même déjà bien mort dans le monde des concepts, le seul monde réel, le seul monde qui puisse être. Vous avez bien raison, Jean Rostand : « On n'a pas fini de voir des vérités boudées au nom des principes. »

Assis devant mon bureau, je me penche pour prendre ma machine à écrire. Elle est par terre, à ma droite, en équilibre sur quelques tomes du Littré. Pour aller plus vite (la pensée va fuir, le temps presse) j'essaie d'ouvrir d'une seule main le couvercle du coffret, de le faire glisser d'un petit coup bien sec — sans faire dégringoler la lampe du bureau, ces papiers, l'encrier, ma pipe, les dictionnaires empilés, la machine elle-même surtout. Je mesure exactement mes gestes, je retiens mon souffle, je tapote du bout des doigts... et patatras ! tout s'écroule et se fracasse. En somme, ce que j'avais redouté, contre quoi je m'étais paré avec une si clairvoyante, si sage et si méthodique rigueur, c'est cela justement qui arrive, bien plus grave d'ailleurs que je ne l'avais attendu. Naturellement ! Il fallait bien que l'ingénieuse hostilité des choses me fit payer cher ma présomption, tirât de ma vanité cette vengeance. Qu'elle me donnât cette leçon, se réjouît insolemment de me l'avoir infligée et prit cet air narquois au spectacle de mon dépit.

Je m'efforce de rire et me dis : « Bon, ça va : j'ai compris. Mais vraiment c'est « la poisse »... d'autres mots encore, de ce ton et de ce goût. Et je pense aussitôt, en même temps peut-être ; pour bien des choses ainsi, pour tout ce que nous sentons ridicule, tout ce qui nous révèle notre faiblesse, notre fatuité, notre sottise ou notre hypocrisie, nous trouvons que les mots usuels ne suffisent pas. Nous les sentons fades et pauvres, inaptes à traduire ce mépris goguenard que nous avons pour nous-même, au fond. Nous leur trouvons toujours quelque nou-

veau substitut, plus mordant, plus aigu, plus drôlement sarcastique et vengeur. Et notre fertilité d'invention 'est inépuisable. Chaque âge, chaque génération imagine, hasarde les siens. La plupart d'ailleurs sont vite usés, exsangues, secs. Mais chaque fois tout le monde s'y jette d'abord avec délice, dans l'ivresse des repré-sailles. Le mot « dormir », vraiment trop plat, les mots « boire » ou « s'enivrer » aussi, depuis bien longtemps ne suffisent plus, d'ailleurs dans toutes les langues. Il faut dire « en écraser », « pioncer », ou bien « lever le coude », « être noir », « s'en jeter un dans le cornet, derrière la cravate », etc... Comme la suite des nombres, la suite de ces mots est infinie, certes. Mais, à la différence de celle-là, celle-ci se renouvelle, se rajeunit sans cesse, et rit éternellement.

*
**

Hier donc, au déjeuner, longue causerie avec l'abbé Breuil : débarquement dans ce nouveau monde. Car ce que nous découvrons d'un autre homme, ce n'est pas seulement un paysage encore inconnu, mais véritablement un autre univers. Dans tout ce que nous y voyons, nous reconnaissons toujours, sans doute, quelque région ou quelque moment de nous-même. Pourtant, est-ce l'arrangement ou le dosage qui diffèrent, mais en fin de compte le composé est tout à fait et toujours imprévu, inimaginé, nouveau. Il nous

trouble toujours, d'innombrables façons. Ici, au total : sentiment de puissante, ardente joie. Quelle surprise, pour moi qui nierais volontiers ces « échanges » d'âme à âme dont je crois qu'on parle trop ! Qui me persuadé que les cervelles ne gagnent rien à s'entrefrotter, rien sinon ce polissage qui n'est qu'usure et, par abrasion ou arasement, suppression de tout ce qui a fait « l'unicité » de chacune !

Néanmoins, le fait est là : je suis sorti de cette aventure, et je reste ce matin après le sommeil de la nuit, rasséréiné et raffermi. Enrichi ? En aucune façon, n'ayant rien appris. Aucune de ces pensées que nous avons poussées l'un vers l'autre, que chacun de nous a sorties de sa vie, a essayé de montrer à l'autre, aucune n'était nouvelle, ni pour lui ni pour moi. Chacun avait beau aller les chercher soigneusement au plus tranquille, au plus secret, au plus lointain de ses propres ténèbres, il n'en a rapporté que des figurations abstraites, des schémas incertains. Plutôt : il a remonté chaque fois un lambeau encore saignant et battant d'un reste de vie ; mais tout le reste, le corps aux milliards de cellules dont il venait d'être arraché, tout cela n'a été qu'à peine et de loin entrevu.

Ce qui m'a suffi pourtant, le voilà : bien voir que cet homme tenait en lui quatre-vingt un ans d'expérience. Non seulement la longueur du chemin et les rencontres innombrables, tant de souffrances, quelques joies, l'erreur, la faute, le repentir, le désespoir et l'espérance, mais sur tout cela, perpétuellement, la présence, l'exigence, la tyrannie de l'esprit. Et donc l'écartèlement, le combat impitoyable.

acharné, incessant. Enfin, voilà pour moi l'incompréhensible et l'inimaginable : la certitude plus forte que tout, une foi arrivant à faire cesser combats et tourments — cette huile qui abat les plus fracassantes et dangereuses tempêtes. Acquisies enfin après tant d'alarmes, une sérénité qui confère à ce cœur, à cette pensée, à cet homme, une « compréhension » c'est-à-dire une bonté si résolue qu'elle lui permet de supporter toute contradiction, toute conviction autre que la sienne, pourvu qu'elle vienne manifestement d'un bon vouloir sincère. L'humilité véritable, l'ouverture naïve et profonde d'une vie, voilà ce qu'il aime et prise par-dessus tout. Voilà ce qu'il croit être la seule attitude digne et raisonnable. Raisonnable oui, même dans la foi. Car il tient sans doute que son « Dieu » a imparti à l'homme pour qu'il en use cette intelligence dont il est lui-même tout pétri et comme lumineux.

Ce qui m'aura donc à ce point raffermi, c'est la découverte d'une grandeur humaine. C'est la confirmation de cette espérance que tout n'est pas frelaté ni trompeur dans les dignités que confèrent et reconnaissent les hommes. Qu'il n'est pas fatal qu'on parvienne à la renommée, à la gloire, par des moyens avilissants. Et, par surcroît, ce qui n'est pas d'un médiocre prix, cette simplicité, cette absence de vanité, vestimentaire ou autre, ce dédain parfaitement naturel de l'opinion que le passant ou l'interlocuteur vont prendre de lui sur sa façon de paraître, l'expression de son visage, son habit — ce col qui de façon pour moi si touchante se cassait drôlement par derrière, laissant sortir de son cou

un morceau d'étoffe blanche, un bout de chemise peut-être...

*
**

La force et la beauté exercent sur nous un tel prestige que, sans perdre leur ascendant, elles peuvent se permettre à peu près tout : extravagance, orgueil, cruauté même. Leur empire est fragile pourtant : il reste à la merci de ce mal, dont la moindre atteinte les ruine : l'affectation.

*
**

Fontalès, dans l'abri-sous-roche. Je pense à l'instant, je me demande bien pourquoi, aux paroles de Polyeucte :

*Mais que sert de parler de ces trésors cachés
A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés !*

Oui : la vanité de tout prosélytisme, religieux, politique, moral, pédagogique, elle est là-dedans tout entière. Le drame, aussi, de qui l'a une fois éprouvée : professeur, militant, apôtre. C'est peut-être la formule la plus heureuse pour exprimer notre irrémédiable solitude, l'impossibilité de communier et même de se comprendre à plein d'homme à homme. L'infranchissable abîme qui sépare les vies humaines, ces vers, en tous temps, sur tous sujets, en toutes circonstances suffisent pour l'évoquer.

*
**

Il est donc de César, le mot terrible : « *Nil actum reputans...* » : « Estimant que rien n'est fait si quelque chose reste à faire. » Ou bien : « Comptant pour rien ce que tu viens de faire si ceci, cela, qui importait plus que le reste, tu ne l'as pas encore fait. » Ma paresse ou ma lâcheté, la voracité de mon impatience, je les vois qui sortent de là et me regardent face à face. Maintenant qu'elles ont pris forme, leur regard ne me quitte plus. Inexplicable puissance d'une formule, d'une maxime.

*
**

Aujourd'hui lundi, Grange-Haute. Sourde clarté peu amicale, mais là-haut, par-dessus la bouffée brumeuse qui noie l'horizon de Tonnac, je vois du bleu, comme une eau libre. Bientôt le soleil y nagera. C'est le vent surtout qui est froid. Mais la bergerie me protège : elle fait devant moi une aire de bonace où le soleil a déraidi la terre et fondu le givre sur les herbes : une aire « sous le vent », où mes chiens sont venus s'étendre. Hier dimanche, repos : personne. Longue, lisse, étale soirée où nous avons bu, savouré le simple bonheur de vivre, dans la confiance, l'amitié, l'amour et ma foi aussi, je pense, la sérénité du cœur sans honte et sans remords : « la halte au bord du puits, le repos dans les roses »... Vers quatre heures, au bureau, le quintette en la pour clarinette, qu'elle ne connaissait pas encore et

dont l'andante l'a fait pleurer (la solennité, le poignant, l'immensité de cette détresse et, comme toujours chez Mozart, sans tintamarre ni fracas, sans ces convulsions de violence qui font grimacer et s'enlaidir tant d'autres).

Tout cela inexplicable, bien entendu, comme les moindres choses de nos vies : ce matin par exemple, devant la cheminée, posant sa main sur la coupe du haut landier : « Mets ta main là, lui dis-je : sens-tu la vibration ? » (On entendait ronfler la raboteuse d'André, le menuisier voisin). Mais comment la trépidation arrive-t-elle jusqu'ici ? La machine est au milieu de l'atelier, loin du mur. Une large venelle sépare nos maisons et l'antique rempart où la nôtre est bâtie a deux mètres d'épaisseur. Alors ? La vibration passerait-elle par la terre, les fondations, d'où, remontant par la colonne du chenet et toujours imperceptible à nos autres sens, elle y viendrait chatouiller la paume de nos mains ? En tous cas, il y a un canal, une voie, un mode de transmission qui nous échappent. Comme nous échappe le moyen dont dispose le caniche du docteur pour être ponctuellement informé, à un kilomètre de chez nous, que notre chienne est « en folie ».



Cela devrait bien nous faire aimer la vie ou au moins nous consoler de vivre, que, tous les jours, nous soient données, viennent à nous, heurtant nos

cœurs et nos pensées, des choses si prodigieusement et toujours nouvellement belles. Jusqu'à la langue que nous parlons depuis l'enfance qui, brusquement, de temps à autre, nous propose une énigme qui est aussi une merveille. En ce moment, par exemple : l'emploi de la préposition, dans ces expressions dont me frappe aujourd'hui seulement peut-être l'étrange hardiesse, la grâce et le mystère : « en être à couteaux tirés » et : « travailler d'arrache-pied. »

*
**

« Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve » : il faut être bien étourdi pour répéter cette sottise. Car c'est bien notre chance, au contraire, qu'un bonheur que la main touche puisse continuer à demeurer un rêve.

*
**

Je n'ai pas oublié : aux pires moments de mes pires douleurs, quand la vie n'était plus jusqu'à l'horizon qu'un désert calciné, j'y voyais pourtant monter çà et là, comme des fumeroles, de futiles, d'égoïstes, de coupables pensées. En étais-je moins vil, pour en avoir horreur et en éprouver honte, et si la conscience de mon ignominie exaspérait encore

mon tourment ? Hélas ! qui fait effort pour bien se connaître devrait s'interdire aussi résolument de pleurer sur les malheurs d'autrui que de pleurnicher sur ses propres misères. Cet argument, comme tant d'autres, est invincible sans doute. N'empêche que c'est délibérément que jè me jette à ce parti absurde : aimer autrui, en sachant bien qu'il me ressemble ; avoir pitié de lui quand il est dans la peine. Allant jusqu'au bout de cette contradiction, me gêner, souffrir pour l'obliger, braver l'humiliation de me découvrir dupe, accepter l'ingratitude, le mépris et, s'il le faut, la haine.

Cela m'est possible par bonheur : justement parce que ma raison et sa logique ne m'inspirent aucun respect superstitieux, parce que je n'accepte pas en toute occasion leur tyrannie ou leur verdict — pas plus que je n'accepte d'être en toute rencontre l'aveugle servant de mon cœur. Mais s'il faut à tout prix choisir — et à chacun de nos pas c'est l'ultimatum que nous pose la vie — quand le destin « aux yeux vides » me tend les deux cartes en me contraignant à prendre l'une d'elles, je n'hésite à peu près jamais : c'est celle de l'instinct que je joue. Je préfère me reprocher une inconséquence qu'une cruauté. A blesser quelque chose en moi, comme j'y suis tenu à toute heure qui passe, c'est la logique de ma pensée qu'il m'en coûte moins d'offenser que l'élan de mon cœur, quand je le sens naïf et pur. Rien, aucun de mes efforts je le vois, aucune révélation je le crains, rien ne me donnera jamais le repos de l'esprit : il faut bien que je me satisfasse du repos de mon cœur.

Et pourtant je le sais, cette paix n'est qu'une trêve. Les deux adversaires qui s'affrontent en moi, et dont les débats me déchirent, cesseront-ils longtemps d'argumenter et de combattre ? Egalement retors, violents, opiniâtres, inépuisablement inventifs, renonceront-ils jamais à se mépriser, à se braver l'un l'autre, à se craindre, à se haïr ? L'un d'eux se lassera-t-il, acceptera-t-il un jour sa défaite, rendra-t-il hommage au vainqueur ?

Et déjà une pensée, rompant le précaire silence, de nouveau rallume la guerre : il y a tant d'autres humains, dit-elle, ni meilleurs ni pire que toi peut-être mais à coup sûr bien plus heureux — tant d'autres qui ont réconcilié en eux-mêmes ces frères ennemis. Il y a cette femme qui, l'autre jour, de la pointe du couteau arrachait un œil au lapin hurlant (« ça n'a pas d'âme ! » riait-elle) — il y a aussi, il y a surtout Malebranche qui, rouant de coups sa petite chienne, assurait en toute sérénité comme en toute logique : « ça ne sent rien : c'est une machine qui grince. »

✻
✻

Les avaricieux et les saints : quelle inconséquence, de réserver notre admiration à ceux-ci, dont l'égoïsme passe infiniment, en exigence et en avidité, l'égoïsme de ceux-là ! Puisque c'est contre l'infini qu'ils hasardent le fini. Puisque, dans le jeu et sur la carte qu'ils jouent, « il y a une infinité de vies infiniment heureuses à gagner », nous assure Pascal lui-même.

✻
✻

Grange-Haute : toujours même horizon, même paysage, même resplendissement du soleil au-dessus des brumés bouillonnantes, lourdes fumées qui montent d'en bas. A la bergerie de Brassac, quelques palombes isolées passent juste et tout près au-dessus de ma tête. Je vois leurs corps oblongs, strict, d'un gris bleu si doux. Et leur coup d'aile ! Impérieux, puissant, sûr de sa force... Tout cela pour moi vraiment beau, avec ce qu'il y a de solennité mystérieuse dans ce mot, ce qu'il m'apporte de sécurité, de secours et d'espérance. Vraie, mais seule beauté : celle qui sort des choses, des êtres qui sont sans feinte et sans calcul. Pour ce qui est des hommes, celle qui leur échappe malgré eux. Car le travail, qui leur est hélas ! nécessaire, il doit consister seulement, au moment de la création, à faire taire en eux, à repousser loin d'eux tout ce qui ne vient pas, tout droit et tout pur, du fond natif de l'être. Et, certes, c'est un effort épuisant, et qu'on est pas toujours en disposition d'entreprendre. Ou bien il n'y a pas de labeur du tout, sinon facile et qu'opère une sorte d'instinct au fur et à mesure que l'œuvre, membre à membre, vient au jour : comme chez ces insectes qui impriment à leurs œufs, juste au moment de l'émission, le sexe de leur choix...

Mais peu importe tout cela, ou décidément de plus en plus je penche : cette philosophie qui n'en est pas une, ces rêvasseries et brassages stériles. Après les palombes, les grives (ce sont les *tchat-tcha*, les litornes, que j'entends ici râper de leur crécelle), et les tourdes qui, tout à l'heure, par bouquets jaillissaient des genévriers devant mes chiens

au galop. Premier mouvement en moi, premier sursaut : douceur d'aimer et, devant leur fuite affolée, cet espoir que je suis meilleur, maintenant que je souris d'aise en pensant : « allez en paix, allez en joie ! Ne craignez plus rien désormais. Un instinct est mort : tant mieux ! » Ah ! beauté des êtres, émotion à me dire qu'il se réalise peut-être, « le plus doux et le plus beau des songes » : la fraternité des vivants dans un paradis qui serait de ce monde...

Oui, je n'ai plus que mépris pour le chasseur que si longtemps j'ai pu être. Mépris et pitié. Cette fougue, pourtant, cette ivresse de jadis : l'aventure, l'élan de l'instinct brut, la saveur du primordial retrouvé, de ces conditions élémentaires que je continue à chercher partout, qui me touchent toujours si profondément chaque fois que, quelque part et de quelque manière, je crois en retrouver le goût, ou sentir seulement l'odeur de leur souvenir... Eh bien non : maintenant un plaisir a remplacé l'autre ; une joie que je sens plus exquise, plus profonde, plus largement étalée en moi, qui y répand partout solennité, douceur, une noblesse qui pacifie tout. Si je la dis meilleure, c'est comme toujours pour toutes les autres, qu'elle est plus vive d'abord et surtout plus constante. Non tout à fait pourtant exempte d'éclipses, mais bien de ces retournements horribles : dépit, rage, une vraie folie, lorsqu'il m'arrivait de « manquer » un lièvre, un perdreau, quelque créature affolée — de lui en vouloir jusqu'à la haïr, jusqu'à lui crier quelque injure : voilà, oui, où j'en suis venu, tombé si souvent.

Mais aujourd'hui ma joie demeure. Elle revient

en tous cas, toujours la même et toujours nouvelle. Et, même quand elle est absente, pour un temps retirée de moi, je n'ai à son souvenir que joie encore, gratitude, paix.

*
**

Contrairement à mon attente (combien de notations devraient débiter par cette formule, combien « d'entrées » dans le livre de comptes de nos vies !), je l'ai « déterminé » tout de suite et sans peine, l'étrange insecte trouvé hier. Quand je l'ai vu sauter dans les feuilles mortes, au pied du chêne où je m'étais assis, je me suis attristé d'avance à l'idée que je n'arriverais jamais sans doute à identifier sans incertitude cette créature incongrue : un *lépisme* des bois, des mousses, et non plus celui de nos maisons, des buffets, des livres, ce minuscule poisson plat qui file si prestement et laisse aux doigts, quand on réussit à le prendre, un peu de poussière argentée. Mais celui-ci : un fuseau gris à trois queues et bossu qui, non seulement se faufile avec agilité lui aussi, mais qui saute comme une puce, un grillon, une sauterelle à dé clic. Etrange soit, avec ses troisièmes pattes un peu renflées et, vu de profil, sous la tête, ses palpes recourbés comme des crocs. Mais surtout jamais vu encore, ou plutôt jamais remarqué par moi : ce qui me laissait déjà dépité, contrit, amer. « C'est donc qu'il est bien rare », me soufflait par compensation ma fatuité décidément incu-

nable. Et puis comment l'analyser, nettement distinguer les pièces de son corps, les articles de sa bouche, comment le nommer, où le ranger dans la foule innombrable des formes de la vie ? Et me voilà tout triste à l'idée qu'il me faudra renoncer à savoir cela, encore — alors qu'il m'est indifférent (et que même je tire joie de pareille ignorance comme je tire joie de me sentir léger et propre) d'ignorer les mobiles et les roueries de tel diplomate, le nom de tel dirigeant, de tel ministre, de tel président d'un « trust » pétrolier... Et pourtant, me disent raison et bon sens : ils sont autrement importants et même redoutables, ceux-là, que cette créature ignorée qui mène dans les bois son innocente vie. Eh bien non : dès que j'ai su, le soir, le nom de ce *machile polypode*, quelle joie, mon appréhension et ma faim apaisées, quel bien-être s'est étalé en moi, a éclairé, parfumé, allégé ma vie !

*
**

La science n'a jamais été, n'est et ne peut être qu'un empirisme, méthodique certes et où l'ingéniosité, l'audace peuvent faire bon ménage avec la prudence, le bon sens et l'honnêteté. Ils ont beau faire, ils ont beau tirer sur cette nudité (dont je me demande pourquoi ils en éprouvent honte) leur manteau de Noë, et que leur pudeur soit sincère ou feinte, ils ne changeront rien à cela : bien voir et

tirer parti, c'est tout ce qu'un homme peut faire. Et il se trouve, contrairement à ce que si longtemps j'ai pu croire moi-même, que c'est la première partie, le premier temps de ce travail qui nous est le plus difficile. Bien voir, c'est la plus hardie des gageures, le dessein le plus hasardeux, le plus fertile en déconvenues, en désastres. C'est de cette terrible difficulté que naissent aussi malentendus, discords, haines, souffrances.

*
**

Debussy : « Tous les bruits qui se font entendre autour de nous peuvent être rendus. On peut représenter musicalement tout ce qu'une oreille fine perçoit dans le monde environnant. Je veux, moi, ne rendre que ce que j'entends. »

Rien de plus net que ce témoignage; et nul moyen de le récuser : la musique ne serait donc plus rêvée par l'homme et tout entière sortie, comme les mathématiques, de nos cerveaux ou de nos cœurs. Elle existerait, telle quelle, autour de nous, sous notre ciel. Que les bruits (même les chants d'oiseaux), soient toujours discords et sans suite — l'absence, dans le monde sensible, de ce que nous nommons mélodie, symphonie, tout cela est donc faux — serait faux si le mot « rendre » ou « représenter » n'avaient pas ici ce sens ambigu et arbitraire. Or, qu'il le veuille ou non, « rendre », c'est moins reproduire qu'interpréter. Pour moi, aucune conformité entre le « bruit doux de la pluie » et la *musique* du « Jardin sous la pluie ».

Serait-ce, là encore, parler pour ne rien dire ? Nous ne faisons rien d'autre, nous, les hommes. Ecriture ou parole, tout est transposition, interprétation personnelle, langage individuel — inintelligible, au fond, d'homme à homme : universel, éternel dialogue de sourds.

*
**

Me défendre, lutter contre une tentation ? Non, mais essayer de savourer déjà, par anticipation, le plaisir qui m'attend si j'arrive à m'en délivrer. De cela je suis sûr désormais. Tant de fois je me suis pris sur le fait. Je me suis vu tant de fois emporté et tourbillonnant dans le vacarme des maelströms !

Poignante vérité de cette situation, où Burrhus se jette au-devant du monstre qui s'achève et tente désespérément de changer sa résolution :

*QUEL PLAISIR, de penser et de dire en vous-même :
Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime,
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer,*

.....
Je vois voler partout les cœurs à mon passage...

Oui, voilà bien le seul recours. C'est bien le seul stratagème dont on puisse efficacement user dans ces luttes, nos luttes à tous, si terriblement inégales. Ici, en fait, il trouble un moment Néron, il l'ébranle. Hélas ! cet argument et cette arme, les seuls qui puissent avoir quelque vertu pour défendre, on ne tarde pas à voir ce qu'ils peuvent, en fin de compte, sur le mauvais génie qui emporte le monstre.

Et, par surcroît, dans la même scène, cette autre vérité, terrible et douce : des larmes, une douleur vraie, plus fortes qu'un raisonnement :

Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur...

*
**

Je me retiens presque toujours de dire à haute voix, à mes amis, aux miens eux-mêmes, ce que volontiers je transcris ici. Le seul bruit de ma voix suffirait-il à me révéler l'insignifiance de ma pensée, en la transportant dans ce monde inerte ? Ou si, frais sortie du tuf immatériel, encore molle, faible et comme mouillée d'ombre, elle se déchirait et mourait au heurt des choses visibles ? On encore si, comme les timides, elle perdait tête et cœur, écrasée du sentiment de sa propre misère sous le regard pétrifiant de ces symboles étrangers ? Si elle renonçait à se faire entendre et aimer, fragile et naïve comme elle se sent, peureuse, pauvre, d'un rien blessée et qui va périr de la moindre atteinte ?... Elle ne reprend confiance (encore n'est-ce pas toujours), elle ne se remet à aimer, à goûter les choses qu'elle a remontées du fond, qu'une fois le silence refait autour d'elle, le sonore, attentif silence des ombres intérieures, à l'abri désormais dans ses cryptes solitaires, ne craignant plus rien des brutalités, des sourires, des ricanements.

Ainsi, enfant, toujours doutant de moi-même, toujours mal sûr de mon cœur et de mes propres forces, désespérant toujours d'être jamais ce que je rêvais d'être, presque toujours accablé d'une honte, défiant et parfois haineux à l'égard de mes propres rêves qui ne me donnaient pas la force de leur être fidèle dans la solitude et de les défendre en public — ainsi je me défaisais devant les visages des hommes, ainsi je voyais s'éteindre les secrètes lumières, et tout me manquait à la fois de ce qui me faisait vivre en nourrissant ma joie.

*
**

Nous aimons un être d'amour aussi longtemps qu'il nous apparaît comme incomparablement supérieur à ce que nous sommes. Quand se dissipe le mirage, chacun de nous, selon sa chance, passe bientôt soit au dépit, à la rancune, soit à l'amitié plus attentive que jamais, plus respectueuse, plus tendre. C'est en nous efforçant de toujours mieux aimer l'autre que nous nous défendrons le plus efficacement nous-mêmes : car où chercher, sinon en nous, les motifs de « comprendre » autrui, de lui garder notre pitié à défaut de notre estime, de continuer malgré tout à faire confiance en son cœur ? Peut-être en effet, l'effort qu'exige cette quête nous permettra-t-il d'arriver à nous mépriser nous-même un peu moins ?

*
**

Ce dimanche matin, quel prodige ! En bas, bonne et franche journée d'hiver, « le temps de la saison » comme on dit : la boue du chemin durcie, crispée, vermiculée et, dans la vasque du bassin, un bloc laiteux de glace. Mais ici ! A mi-côte, déjà, la grotte des Fromagères poussait très haut, très droit et toute blanche, sa colonne de fumée. Vers le sommet, voilà les bois qui s'ébouriffent, enfarinés de poudre mate. Une fois sur le plateau, transformation soudaine et magique du monde : des buissons qui m'entourent jusqu'à l'horizon de l'ouest, tout, le moindre détail et l'ensemble, tout est changé, refait, nouveau. Quelques arbres au lointain, les agars de Jordy surtout, semblent chargés de neige : leur masse, comme un bloc, brille sur un fond gris. (Les voilà bien, les « chastes reposoirs » !). Je regarde à mes pieds : ce ne sont plus, le long des rameaux, en bordure des feuilles, ces ourlets ouvragés, ciselés, ces festons et ces denticules, la joaillerie bien connue des frimas. Non, aujourd'hui ce sont des épines de glace, de longs dards aigus, dirigés en tous sens, serrés, enchevêtrés, une broussaille d'aiguilles qui hérissé d'un bout à l'autre aussi bien les herbes à terre que les plus hautes branches des arbres. Emerveillement, attendrissement surtout et derrière, au-dessous, tout au fond, l'esprit interloqué, méfiant, un peu aigre, qui dit : tout cela c'est de l'eau après tout, un peu d'eau et rien de plus. Oui, certes, et d'avoir appris que cette eau n'était elle-même (mais il a fallu trente siècles pour que les hommes s'en avisent) que deux gaz confondus et par là transformés, avoir appris cela, c'était déjà bien une fraîche espérance, une

bonne joie. Pourtant, comme elle est sèche et courte auprès de cette autre que je sens aujourd'hui, moi après tant d'autres, au long de tant de jours ! Une joie qui se renouvelle, qui s'étend, qui va jusqu'à la pensée, qui la caresse de ses larmes, qui l'éveille par ses cris, ouvre les portes, abat les murs : voudra-t-elle enfin se lever, la dormeuse, quitter le cachot, regarder au loin, découvrir le monde, entrer dans la vie, donner la main pour nouer la ronde ?



« Homme de Vérité » : c'est la première fois que je m'en avise, mais c'est lui-même qui a trouvé le mot, le seul mot dont il faille user pour parler de lui. Je me le disais, arrivant ici, à la Grange-Haute en venant des Parédals : comme ils sont rares, ceux qu'on peut admirer pleinement, les grands hommes, les génies ! Ceux qui sont véritablement les phares ou les dieux. Ceux dont sans réserve, sans crainte et sans honte, on puisse tirer espérance. Ceux qui vous arrachent à ce que vous êtes et vous maintiennent au-dessus, qui vous fournissent d'arguments et d'exemples autant pour que contre vous-même, qui vous aident, en particulier, à garder confiance au meilleur de notre nature : à la pensée, au cœur, au bon vouloir des hommes. A l'honnêteté surtout, au sérieux, au respect de ce qui, manifestement, nous apparaît comme le plus honorable de notre condi-

tion. Honnêteté oui, passion et respect pour la vérité, quelle qu'elle soit, même si elle est triste et terrible pour qui croit l'avoir découverte ou seulement entrevue. Comme ils sont peu nombreux ceux qui, comme lui, sont arrivés à la gloire sans rien affecter, outrer, renier — sans avoir recours aux trafics, aux pitreries, sans avoir rampé sous des portes basses. Une gloire conquise vraiment, remportée, comme celle de Pasteur lui aussi, non pas de haute mais de patiente, obscure lutte, grâce au seul héroïsme qui soit : jour à jour, nuit à nuit, résister au découragement, à la colère, à la révolte. Endurer, sans le dire ou le crier, le mépris des misérables, la dérision des puissants. Et, dans cette contention parfois désespérée, trouver et même se donner la force de travailler pourtant, de produire et, par conséquent, s'infliger ce surcroît de peine : douter quelquefois, douter bien souvent, puisqu'on est seul pour en juger, du prix de ce qu'on a pu faire.

*
**

Publier, se vendre : en dehors de la nécessité matérielle, aucune excuse à cet abaissement, à cette pactisation avec ce que nous avons de pire et méprisons le plus en nous-mêmes : non seulement la vanité, l'indécent, l'ignoble appétit de la vanité, mais cette hypocrisie qui trouve toujours des excuses et munit toujours de bonnes raisons. Pas d'excuses,

non ; mais bravo qu'il y ait là aussi enfin quelque justice, cette sanction et cette pénitence : ou bien l'obscurité — ou bien la servitude et le stérile harcèlement : lettres à rédiger, livres à lire — les compliments à recevoir ou à faire, — la flagorne-rie, le mensonge, l'ordure à raser de près sans y choir.

*
**

Oui ou non : suis-je la girouette du philosophe anglais ? Un Chantecler de basse-cour, convaincu que son chant fait lever le soleil ? Mais certains jours, à certaines heures, en ce moment par exemple, l'illusion me séduit de pouvoir quelque chose sur moi et par moi. En ce moment et ici (la cabane des Grèzes) où je suis venu pour me préparer à la corvée de tout à l'heure... Irritation, aigre dépit d'un égoïsme qui prend les devants, qui cherche à blesser pour mieux se défendre et tirer du provocateur une vengeance anticipée... Et pourtant, j'arrive, je suis arrivé à faire tomber cette houle, maîtriser ces chevaux de mer, faire taire les sifflements et les huées de ces démons de la tempête. Oui, je suis parvenu (et d'où me vient cette vaillance ?) à pacifier, à nettoyer mon ciel. Comment ? En pensant à deux choses, en maintenant ma pensée appuyée et pressant sur deux choses : 1°) si tu persistes dans cette âcreté,

à patauger dans cette boue, à haleter dans ce noir, quel supplice ! 2°) si, délibérément, tu plonges jusque dans ton refuge (il est toujours là, tu le sais, qui t'invite et qui t'aime), si tu rappelles à toi les moments où tu as été si heureux d'aimer en X..., en Y..., ce que tu sais bien que tu peux y aimer ; si tu penses à ceci, qui est sûr : que tu vas leur donner une joie, les ôter d'un doute peut-être (m'oublie-t-il, me dédaigne-t-il ?), alors reviendra la lumière, alors renaîtra l'enfance...

Et cela suffit en effet : tout s'apaise, tout s'éclaire, tout sourit et me sourit.

*
**

Je le connais bien, ce plaisir que laisse le déchiffrement d'un rébus. Je n'ai pas oublié la joie qui m'inonda lorsque, enfant encore, j'arrivai un beau jour à voir briller tout à coup, comme une pure flamme, le sens du mot fameux : « *sic vos non vobis* ». Faute d'un contexte secourable, j'avais longtemps peiné sur cette énigme : quel sursaut de délivrance, lorsque éclata ce vieux débris, libérant tout à coup sa charge d'expérience, sa tranquille et claire pensée ! De même plus tard, le jour où m'apparut enfin, comme une évidence, le sens du poème de Mallarmé :

Surgi de la croupe et du bond...

Je dis *de même*, mais j'ai tort. Car mon plaisir, cette fois, n'était pas de si pur aloi. Il s'y mêlait visiblement une satisfaction de ma vanité : j'entrais à mon tour dans la cohorte d'élite, la garde d'honneur de l'esprit, le club fermé des *happy few*. Et puis, il n'est pas vrai pour moi que ce plaisir de la découverte laborieuse soit, comme le voulait Valéry, l'essence et le plus pur du plaisir esthétique. Non, il n'y a pas de rapport d'effet à cause entre la puissance de la beauté et la peine qu'on a pu prendre pour démêler un écheveau. Je n'ai aucun effort à faire pour éprouver la grâce du printemps, la noblesse d'un visage, la profondeur d'une mélodie. Aucun effort pour sentir la claire, et pourtant mystérieuse, intarissable beauté d'un vers, d'une phrase, d'un mot. Bien au contraire, ce sont parfois les objets, les œuvres les plus simples, les plus naïves fleurs, les plus limpides eaux qui, prenant mon esprit de court, touchent le plus mon cœur, donnent à ma pensée le plus solide appui. Qu'elles soient naturelles ou créées par les hommes, les plus hautes formes de beauté, ce sont pour moi, je le sens bien, les plus purement cristallines.

.....

Relisant ce que je viens d'écrire, je me dis : dans l'œuvre du plus grand de nos écrivains moralistes, qui est à coup sûr Jean Rostand, n'y a-t-il pas telle maxime dont, au premier regard, je n'ai pas vu le fond ? Et pourtant elle me paraît des plus belles. Depuis que son sens est sorti d'elle comme une plante

d'un noyau, elle vit dans ma mémoire. C'est un globe de mon sang, une cellule de mon corps : elle alimente ma pensée.

C'est qu'il s'agit ici de tout autre chose que d'un logogriphe bien tramé. Si cette maxime m'est restée close si longtemps, c'est qu'il ne m'était jamais arrivé encore de pénétrer moi-même dans cette région de ma vie. Mais, l'heure venue d'en prendre le chemin, j'en ai sans chercher retrouvé les routes, où l'auteur n'avait pris nulle peine pour effacer, derrière lui, l'empreinte de ses pas. Le suivant syllabe à syllabe, comme j'ai reconnu sans effort le paysage, les détails et les horizons dont moi-même aujourd'hui je m'attriste ou m'enchanter ! Et mon admiration, le bien qu'elle me fait, c'est là qu'ils prennent source : dans la vérité du trait, la nudité du dessin, la parfaite ressemblance. Ce sont les choses elles-mêmes, sans ornements comme sans voiles, que je regarde face à face. Je les vois dans leur vérité totale, apparente et symbolique. Elles parlent à mon esprit aussi clairement, aussi fortement qu'elles parlent à mon cœur.

*
**

Le blé. Quelle troublante réflexion : l'origine du mot et l'origine de la chose sont également inconnues.

*
**

Que sais-je, que puis-je imaginer, qui ne soit non seulement incomplet mais tout à fait faux, auprès de cette réalité : la vie qui grouille autour de moi ? (Près des Parédals, dix heures, après avoir tué dans un sursaut d'horreur, cette araignée monstrueuse — mygale ? — qui venait vers moi, dans l'herbe, et qui grimpait déjà sur mon carnet posé sur une pierre)... Une vie en réalité sans limites — sans frontières sur la terre et sans bornes dans le temps : plantes, insectes, germes qui travaillent, se cherchent, se pourchassent. Convoitises, besoins, instincts qui s'assouvissent. L'un qui prépare son nid, l'autre qui cherche sa proie, celui-ci qui court, celui-là qui vole, ou fuit, ou attend. Et certains dont on ne voit aucun moyen d'interpréter l'attitude ou le geste, telles ces innombrables araignées minuscules que je vois le matin suspendues au-dessus du sentier, en traversant le bois... tous ces fils qui barrent le chemin, que je romps à coups de canne (car je la brandis devant moi comme un aveugle son bâton), tant j'ai dégoût et horreur de ce contact sur mon visage des fils poisseux de ma bête ennemie, forme qui incarne pour moi la hideur hélas ! qui est aussi dans ce monde, dans nos âmes, dans nos vies...

Il me suffit de voir ce chrysope attacher ses œufs perpendiculairement à cette tige d'herbe : un à un, bien soigneusement, chacun à l'extrémité d'un rigide fil de soie. Tous ces longs fils bien horizontaux, parallèles, portant au bout une petite perle : et l'ensemble fait une grille, une échelle, un filigrane capillaire. A cette fragilité pourtant, à tous ces poids

en porte-à-faux, est confié le destin d'une famille, l'avenir d'une race : une chance favorable contre des millions de hasards hostiles. Absurdité. C'est à cette chance pourtant que la bête confie son œuvre la plus difficile, la seule qui paraisse compter dans son existence. Et le fait est qu'elle gagne la partie : en fin de compte, la race subsiste. Tous les ans, depuis bien des millénaires, en tous cas depuis qu'il y a des hommes qui observent et qui notent les choses, il y a toujours des chrysope qui travaillent toujours de même. Cela seul, oui, la seule vue de la créature au travail — la fragile bête aux ailes de linon vert, aux yeux d'or en effet, qu'on voit luire comme des gemmes — ce spectacle à lui seul me fait prendre en pitié ou me fait paraître agaçant le grotesque des fabricateurs de systèmes, évolutionnistes, finalistes — régisseurs, ordonnateurs, pauvres diables dont les cadavres serviront à d'autres pour concocter d'autres mixtures, composer d'autres mannequins, maçonner des bonshommes de neige que fondra le premier soleil.

(Hier, à propos de X..., ce mot du professeur (hélas !) du « maître » Gr. : « ...ce *naturaliste de terrain* » dit-il avec dégoût. Mais enfin se demande-t-on, qu'y a-t-il au fond, chez ces bonzes : vanité si monstrueuse qu'elle les rend aveugles à leur propre bouffonnerie ? Ou bien native, radicale, incurable imbécillité ?)

Le mot propre, le seul précis et le seul juste, le seul qui suffise à fixer tel quel un moment de la vie qui passe : quelle farouche et maligne proie ! Il apparaît quand il lui plaît, se laisse prendre quand il veut. Bien souvent il surgit du fond tout à coup, au moment où moins on y pense, comme un bouchon lâché sous l'eau. Aussitôt le courant l'emporte, et si loin que c'est à jamais. Inutile d'espérer qu'un autre courant le ramène un jour.

Tout à l'heure, dans la cave, j'ai tout lâché subitement, le chevalet, la scie, la bûche, pour jeter quelques mots sur quoi, où ? Sur une vieille étiquette qui pendait comme un copeau au col d'une bonbonne. Et encore, ce faisant, je tremblais que la mémoire ne m'en eût déjà échappé... « En écrivant ma pensée, elle m'échappe » crie Pascal. La pensée, c'est-à-dire les mots.

*

**

J'ai cru voir à l'instant voler un papillon. Par ce jour aveugle et glacé ? Dans ce vent rapide surtout ? D'ailleurs, où sont-ils en ce moment, ceux qui hibernent ? Sous quelle broussaille, quelle mousse, à l'abri de quel roc, de quel mur ? Où les trouverait-on, pétrifiés, cassants, prêts à revivre pourtant à la moindre tiédeur ? Et qu'est-ce donc qui peut bien vivre en eux et comment ? Bref, cloué sur place, je regarde attentivement ce genièvre où le papillon est

entré. Un troglodyte peut-être ? Il est si minuscule qu'on peut s'y méprendre en effet. Mais le voici qui paraît dans un trou de la masse verte : c'est bien un oiseau, un oiseau lilliputien, mais je ne vois pas la queue du troglodyte, cette queue roide et courte, si drôlement retroussée sur son dos. Alors, le cœur battant : « un roitelet ! » dis-je à voix haute. Mais voilà : non pas le roitelet que j'ai trouvé mort l'autre jour, cet oiseau nain lui aussi, à la huppe couleur de flamme : le roitelet-à-triple-bandeau m'ont dit mes livres. Et celui-ci est tout gris, d'un gris de rat. C'est « le petit roi », « lou reï pétit » comme disent les gens qui, par conséquent, le connaissent bien. Mais quant à moi c'est bien la première fois que je le rencontre. Encore un autre qui n'émigre pas, un autre insectivore pourtant, qui ne va pas chercher provende « sous des cieux plus cléments ». Comme n'émigrent pas non plus d'autres mangeurs d'insectes — le rouge-gorge ou la mésange —, comme restent chez nous les perdreaux mangeurs de graines, alors que leurs congénères, les cailles, vont chercher si loin, à tant de risque et de fatigue, les grains que les premiers trouvent toujours ici... Mais : un roitelet, un vrai ! Ce sera donc ma trouvaille du jour, mon butin, ma joie, la bonne rencontre et la bonne aventure. D'autres diraient : ma récompense... Et ce n'est pas, hélas ! que je n'en sois tenté !

Je viens de m'égarer : j'étais « perdu aux bois ». Ecrivant debout, sur ma main, me tournant et me retournant pour protéger mon carnet des gouttes d'eau qui tombaient des feuilles, j'avais laissé aller autour de moi la ronde du temps et des points de repère : où en était-elle à chaque réveil ? Sensation complexe et troublante. On dirait qu'on a pris pied, tout vivant et pensant, dans le monde du rêve nocturne, qu'on se trouve soudain de l'autre côté de cette frontière dont on ne sait jamais à quel endroit, comment ni quand on a pu la franchir. L'angoisse, c'est de sentir qu'on appelle, avec sa raison cependant, une conscience qu'on n'a plus ou qui ne répond pas. Orientation ? Souvenir de la carte ? Mais où est le soleil, dans ce ciel uniformément gris et aussi, de tous les côtés, également lumineux ? Suis-je allé trop loin ? Ai-je insensiblement dérivé à gauche ou à droite ? Ou bien me serais-je mépris, au retour, à telle croisée des layons ? Uniformité partout. Partout mêmes chênes, mêmes taillis, mêmes futaies claires, même couleur vineuse des sentiers, ruisselets de feuilles mortes blanchies parfois de moisissure. Mon chien Whim, qui croise devant moi en me tenant à l'œil, a l'air parfaitement rassuré, lui. Sans ce mur invisible qui sépare nos vies, il me dirait aussitôt de quel côté se trouve l'issue, la voie vers le monde réel, où je vais retrouver l'usage de mes sens et les règles de cet esprit dont il m'arrive d'être vain. Mais comment soupçonnerait-il que j'aie pu en venir là, moi dont l'odeur et la forme n'ont pas changé le moins du monde, moi dont il voit toujours la même cape et le même bâ-

ton, moi qu'il attend patiemment, comme d'habitude, chaque fois que, dévissant mon stylo, je m'arrête pour écrire ?...

Je pense à ces « agents de liaison », comme on disait pendant la guerre : ces deux jeunes paysans, arrivés au dernier « renfort », l'un de sa terre d'Artois, l'autre de mes causses, ici. Jamais d'hésitation ni d'erreur dans les nuits les plus noires, l'enchevêtrement des tranchées, le labyrinthe des « boyaux ». Et pour nous, intellectuels effarés et piteux, jamais ce sourire goguenard qu'il nous arrivait jadis, dans l'autre monde de la paix, de leur accorder quelquefois. Mais non, cela va de soi pour ces hommes. Qu'ils tiennent et palpent en eux la forme de l'espace, que la rose des vents puisse vivre sans cesse et virer dans leur chair, la piquer de ses pointes, ils ne s'en étonnent pas plus que d'être à tout moment en mesure de dire, sans recourir aux raisons ni aux chiffres : « les fayots sont mal cuits, ce singe est trop salé. » Et pas davantage non plus l'idée ne leur vient de s'en prévaloir.

Mais enfin, et bien entendu par hasard, je me suis tiré de ce piège, de l'emmêlement de ces rêts. Me voilà rétabli de nouveau sur la base de ma vie, les deux pieds à plat sur le roc. Mon esprit retrouve ses forces, les rassemble et les ordonne : et mon cœur rassuré se détend dans la joie.

On raille chez tel ou tel le vice ou la manie de s'épier sans cesse, de se ligoter de scrupules. Mais s'il arrivait que soi-même on contractât ce mal, on ne perdrait pas tout. On y gagnerait au contraire ceci, entre autres choses : qu'on y regarderait à deux fois, désormais, avant de mépriser ou de haïr quelqu'un.

*
**

Aujourd'hui, article de X..., dans la revue Z... Sur le coup, bouffée de joie, élan de confiance. Et puis, bientôt, me voilà troublé, hésitant, sceptique. Voilà que m'apparaît de plus en plus évidente la vanité de ce jeu, aussi enfantin qu'un autre mais moins naïf, sans cette ingénuité des jeux gratuits, où l'on ne cherche que le plaisir ou le repos qu'ils donnent... etc... Tout cela, amèrement comique au fond : comment se fait-il, me dis-je, que ce que j'ai écrit là puisse agréer à tous ces gens, qui aiment ou louent tant de choses que moi-même je déteste ? Ils sont, ou peut-être bien feignent d'être, si profonds, si originalement subtils, spirituels, savants ! Comment se fait-il qu'ils ne méprisent pas cette ingénuité que je montre, la « simplesse » ou la platitude de mon « style » ? Ces hommes qui tiennent en mépris tant de maîtres qui sont mes dieux, comment peuvent-ils bien goûter ces naïvetés, naïvement écrites ? Quel jeu jouent-ils, ou dans quelle nuit vivent-ils ? Ce « journal » qu'on propose en première page, quel rap-

port cette perpétuelle affectation (ces incorrections grossières d'ailleurs), ces bizarreries voulues, ces obscurités concertées, quel rapport cela a-t-il avec mon propre journal ? Que valent dès lors, de quoi peuvent bien m'être les éloges de ces gens ?

Car enfin, il y a bien un moment où ces hommes s'aveuglent ou mentent, donnent la comédie à eux-mêmes ou aux autres : ou bien quand ils louent immodérément telle prose à coup sûr frelatée, ou bien quand ils louent mon livre à moi-même, mon prosaïque souci de précision, de rigueur et de clarté — tout ce que par ailleurs ils tournent en dérision : la bonne foi, le tourment du scrupule, la manie de la probité. Bien troublant, tout cela, car tout devient suspect, jusqu'à et surtout la légitimité de tout désir d'écrire, ou plutôt de publier. Et moi-même, quel bon sens y a-t-il à noter ces choses, à m'intéresser à ce qui se passe en moi, à ce que j'y sens, y vois, y entends (car tout compte fait, ce sont toujours des mots que nous voyons s'inscrire sous nos paupières ou sous nos crânes, que nous entendons parler dans la nuit de notre « caverne »). L'intérêt que je prends à cette quête, à cet affût, le plaisir que j'y goûte ou le tourment que je leur dois, en quoi seraient-ils d'un ordre plus haut que ceux que trouve notre petit Michel à collectionner les timbres, à jouer au football, au « gangster », à la belote ?

Plus certains me louent, et plus leurs louanges me poussent du côté où je ne penche que trop : me taire; trouver, ou souhaiter d'avoir, le courage ou la chance de garder toutes mes « forces » pour le seul effort qui vaille : me bien garder, me défendre con-

tre tout ce que je crois mauvais ou indigne : l'impatience, le dépit, le mal qu'ils font à ceux que j'aime — tous les sursauts de ce « monstre » jamais « étouffé », de ce « brigand jamais puni » : l'égoïsme, la vanité...

*

**

Un fumeur se promène ou travaille. Tout à coup, parfois sans raison, il se sent triste ou fatigué. Un vide se creuse en lui. La vie s'éteint et devient fade. Sa main vient-elle à sentir la fermeté, le poids de cette pipe qu'il porte dans sa poche ? Aussitôt la lumière revient, une fraîcheur, l'espérance d'un appui, d'un secours, la promesse d'une amitié.

Gardons-nous de rien mépriser : on a souvent besoin des plus petites joies.

*

**

Solitude : ce n'est pas seulement qu'elle nous met à l'abri des offenses venues des autres. C'est aussi, peut-être surtout, qu'elle nous épargne une pire douleur et une pire honte : celle de blesser, d'offenser ou d'attrister autrui. J. R. : pourquoi refusez-vous d'aller le voir, me dit-on. Pour bien des raisons, dont celle-ci : face à face avec lui, dès qu'il me fau-

dra parler, en quoi, comment, en quelle partie de lui-même vais-je le heurter, le meurtrir ? Quel mot, dit pourtant du plus pur de mon cœur, va-t-il jeter ombre et froid dans sa vie ? A quel moment vais-je voir ses yeux s'éteindre et son visage s'attrister ? Quel dieu vais-je lui paraître insulter, mal servir, renier ? Quelle laideur ou quelle pauvreté va-t-il découvrir en moi-même ?

*

**

Ce vent d'autan qui depuis deux jours se déchaîne : inexplicable furie de ces ruées, de ces péssées, de ces heurts subits. On dirait par moments qu'il ramasse ses forces et puis, de tout son poids, il se jette contre une maison, un arbre, un roc. Dans cette houle grandiose, qui bouleverse l'air comme un océan, difficile de trouver un coin de « bonace », de silence et de repos. Mais ici, dans ce creux de vallée, au lieu dit Manjo-Car où viennent les pêcheurs de carpes, à peine si j'entends au loin les mugissements, les coups de bélier. C'est le bruit de l'eau qui domine, l'eau verte qui décrit sa boucle à mes pieds. Le délice, qui emporte tout, qui noie l'amertume, qui lave l'âme et qui la rajeunit, c'est d'abord de retrouver ici, entre ces murailles de rocher, au fond de cette gorge, tant de souvenirs, d'écouter tant de voix qui me parlent du passé : ces plantes aimées, ces compagnes de mon enfance, qui m'attendaient lorsque j'étais loin d'elles, à qui si

tendrement, si tristement parfois je pensais dans l'exil. De mon lit de pensionnaire, le soir, dans cette insomnie et cette solitude où le plus cher, le meilleur, le plus vrai peut-être de nos vies paraît à nu, à plein et nous confronte, que de fois j'ai rêvé d'elles ! Oui, sur le bord même de la route, qui était jadis un chemin pierreux : une campanule naine, ce phénope-des-murs et ces amélanchiers. Sur le rocher rond, au milieu de l'eau, les franges, les rangées, les cheveux verts des ciboulettes, dont nous mangions à croquesel les bulbes, avec toi, mon père, autrefois... Et puis, sur l'autre rive en face de moi, ces gonflements verts qui éclairent les pentes, ces boules d'alatérne et d'oliviers sauvages, piqués sur les gradins où fut le vieux château. A ma gauche, dorée de soleil, la haute lame de roc rouge où s'ouvre toute noire la gueule aplatie de la grotte. Tourne toujours au-dessus de l'abîme le vol éternel des choucas. De temps à autre un ou deux se détachent de la bande, viennent plus près, la tête biaise, l'œil sur mes chiens et sur moi : sentinelles qui font leur ronde, infatigables guetteurs... Et le grand-duc ? X... m'assurait hier : « c'est fini, il a décampé, nous ne l'entendrons plus ». Au crépuscule du soir, nous ne sursauterons plus à cette voix sourde et puissante qui retentissait en s'amplifiant, d'écho en écho, de roche en roche, dans la gorge. Le solitaire aux vastes crocs n'a pu supporter la vue, l'odeur, le hideux vacarme des hommes.

Je reviens du manoir de Labro. C'est le berceau d'une bien vieille race : les Lavalette-Parizot, les Lavalette-Cornusson. Héros, paraît-il. Pour moi non : forbans et faux chrétiens, arrogants et sanguinaires. Pourtant, on rêve là, devant ces pierres : Malte, les Turcs, Soliman II et cette épée à la jolie devise dont un roi fit présent au plus chanceux de la lignée : « Plus vaut Lavalette que la valeur ». Magie qui monte d'un si profond et d'un si noir passé, de tant « d'heur et de tant de gloire », de tant de misères surtout, d'abominables cruautés... Et je suis ainsi fait que cette cabane des bois où j'écris sous le toit de lauzes, me fait rêver à présent avec une plus tendre et rassurante douceur.

Même ingéniosité, me dis-je, toujours et partout sur ces vieilles terres, même génie des hommes à tirer parti des choses naturelles, du matériau primordial, gratuitement, profusément donné. Sur les murs de fines pierres, délicatement « assisées », la charpente est de branches brutes, non écorcées, assemblées pourtant à entailles, tenons, mortaises, inébranlablement liées par des chevilles de bois. Pas un clou, pas une ferrure. A la porte, ni pentures ni gonds : elle tourne, en haut comme en bas, sur deux prolongements engagés dans deux trous de la pierre : mais des trous naturels, de juste profondeur et de juste calibre, qu'y ont creusés de siècle en siècle les millénaires érosions.

On abrite ici les attelages, les rouges paires de Salers, quand on vient (de quel lointain mas, de quelle ferme perdue ?) « faire du bois » aux alentours ou labourer, dans les clairières, ces langues de

terre, ces combes, ces « cloups » que persille une pierraille blanche. Au ras du toit, débordant comme un bavolet la dernière rangée des lauzes imbriquées, règne un rebord de pierres plates (« les têtes », dit-on ici), qui rejettent loin des murs le ruissellement de la pluie. A l'intérieur, une mangeoire : c'est une murette en ressaut, à portée de muflle, couronnée de dalles bien lisses et soigneusement jointoyées : pas un grain d'avoine, par un brin de foin n'y sera perdu. Quant aux pieds-droits de l'unique ouverture, ce sont de lourdes pierres posées debout, rougies de terre et vermiculées de cupules, mais d'un fil aigu et d'un roide aplomb.

On rêve, oui. On rêve à tant de patience, à tant de peine, à cette mystérieuse entente, surtout, des secrets et des vertus des choses. Les pierres, par exemple : il y en a de gélives, de friables, de faibles. Il y en a qui pourrissent aux pluies : on pourrait aisément se méprendre à leur mine. Il faut pressentir quelquefois ce qu'on n'a jamais vu encore et qui, cependant, adviendra un jour. Il faut oser, anticiper sur l'expérience, inaugurer une tradition, susciter comme on dit une « mutation brusque » dans les routines et les us. « Equilibre des forces », « résistance des matériaux », ce ne sont là que noms pompeux de fausses sciences, besognes de greffiers, transcriptions en clair, pour les aveugles que nous sommes, de ces trouvailles du génie.

« Empirisme, dit-on, hasardeux, tâtonnant, allant cahin-caha d'erreurs en déconvenues. » C'est le contraire justement : ces bâtisseurs de murs, de ca-

banes, de voûtes, ces creuseurs de puits, ces dresseurs de pierres, c'est tout droit et d'un coup qu'ils ont atteint cette perfection dans la grâce robuste. Et tout cela simple pourtant, modeste, tranquillement dédaigneux de paraître barbare aux « modernes » qui passent, dont chaque génération pousse l'autre à l'éternité de l'oubli, comme s'entre poussent là-haut les nuages du ciel, comme les feuilles nouvelles pousseront bientôt au creuset des humus ces vieilles feuilles de chêne, ces copeaux crispés et craquants, cramponnés encore à toutes les branches.

*
**

Les uns, en qui j'avais foi, m'ont enseigné que tout s'explique, se comprend et se conquiert. Les autres, en qui je croyais, m'ont répété que « Dieu » m'éclairerait et m'aiderait en toute chose — me garderait, surtout, de mal penser et de mal faire. C'est peut-être pour cela que, de si bonne heure, je fus ce que je suis resté : déçu, troublé, hésitant et las.

*
**

Chamfort : curieux, son scepticisme à l'égard de la raison même. Par exemple : « ...à l'homme ont été données à la fois la raison et les passions, etc... » Ce trait va loin, profond, et fait mal. Mais quel manuel d'école, quel critique, quel auteur l'a jamais cité ? Il en consternerait, écraserait beaucoup, du moins parmi ceux qui écrivent, publient, parlent et font tant de bruit pour qu'on parle d'eux. Car il y en a décidément bien d'autres, qui se résignent en silence et qui tournent le dos aux brailards des treteaux ; qui préfèrent la solitude et l'obscurité, seules conditions pour bien penser et pour bien faire, seules défenses contre le mépris qu'on risquerait de porter aux hommes, à la société des hommes surtout. Car ces sentiments qui déchirent sont aussi des sentiments hideux : à quoi je vois bien une fois encore que laideur et tristesse sont en bien des cas deux aspects d'une même chose. Et que : beauté, vérité, morale et bonheur, c'est un seul dieu en quatre personnes.

(Texte de Chamfort : « La nature, en faisant naître à la fois la raison et les passions, semble avoir voulu, par le second présent, aider l'homme à s'étourdir sur le mal qu'elle lui a fait par le premier ; et, en ne le laissant vivre que peu d'années après la perte de ses passions, semble prendre pitié de lui, en le délivrant bientôt d'une vie qui le réduisait à *sa raison pour toute ressource.* »

Un vieillard n'est tout à fait répugnant que si on lui sent l'âme basse. Mais une femme belle ? On a beau la savoir vile, on a toujours à se défendre contre le prestige de sa beauté. C'est non seulement la beauté du visage, mais on ne sait quelle grâce du corps, de la démarche, quel dosage de proportions, quel arrangement de volumes, de lignes. Jusqu'à la vêtue, à cette « toilette » qu'on tient pour méprisable, à la couleur, la disposition des étoffes, qui risquent d'être une séduction, un leurre, un danger : comme s'il s'agissait d'une chose d'art : la musique, les mots, les formes. Il n'est pas jusqu'au timbre d'une voix qui ne puisse séduire, perdre ou sauver, un aveugle.

Tout cela visiblement et terriblement incompréhensible. Quel fatras, quelle inutile boursoufflure autour de cette seule question : oui ou non sommes-nous libres ? Avons-nous, à toute heure et pleinement, la disposition de nous-mêmes ? Sur le point d'agir ou de résister, quelqu'un jamais a-t-il été sûr, toujours et tout à fait sûr, que c'était bien à lui seul qu'il devait d'avoir pu se résoudre ? Curieux que Polyeucte, par exemple, puisse passer pour un symbole de fermeté ou de constance. Même s'il balance, souffre et se sent près de succomber, comment ne voit-il pas qu'il est irrésistiblement poussé ? Certes, il se fouette chaque fois de l'espoir d'un bonheur et d'une gloire éternels, infinis. Mais est-il possible toujours de créer à volonté un délice, une joie, les « saintes douceurs du ciel » ? Pas plus, en bien des cas, que l'on ne provoque à son gré une bonne digestion et le bien-être qu'on lui doit, ce sentiment

de béatitude physique, d'équilibre parfait. On a beau ramasser ses forces, tendre sa volonté, on ne commande pas non plus aux fibres de certains muscles, ceux qui exécutent en nous, justement, les fonctions vitales.

**

Vieille maison des Jourdes, derrière, dans l'ombre, assis sur un vieux bidon de « carbure » : tôle ondulée rouillée, rongée, déchiquetée, etc... Dessus, posés en travers, quelques pals de vigne, des « pais-sels » comme on dit ici (je vois qu'ils disent « pais-seaux » en Bourgogne : régulier, pour les linguistes). Bon exemple à donner, inutilement bien sûr : combien de mes élèves auront-ils retenu cet autre exemple, ce joli et précieux exemple de « vocalisation » : paoufer, pour : pal-de-fer... ?

Ouvrant le petit agenda, je vois au feuillet d'aujourd'hui : « Automne ». Justement, je venais de pousser un soupir de délice, de me sentir soulevé par un élan d'enfance : libération de toute servitude, des conversations nécessaires, des discussions et des palabres — de la servitude, même, de ma propre vanité. Me voilà libre enfin de faire bon usage de ce qui est en moi, de donner à boire à mes soifs, de libérer mes captifs, de partir au hasard avec eux. Vers quoi ? Comme toujours, je le vois bien, vers les choses restées propres, restées pures, celles que les pensées, les passions des hommes n'ont ni défigurées ni salies...

L'automne ! Ah ! que viennent maintenant, que s'écoulent les jours ! Que je m'aperçoive soudain que la semaine est passée déjà. Que je puisse me dire sans alarme : je ferai telle chose mardi ; demain nous irons là-bas... Oui, car les malheurs qui roulent vers moi, dont je n'entends pas encore le grondement, dont je ne vois ni ne pressens l'ombre qu'ils poussent devant eux, cette pensée ne reste que pensée : elle n'entre pas dans ma poitrine et n'y serre pas brutalement mon cœur. Elle viendra certes, la douleur. Mais, même atroce, elle sera moins horrible sans doute que celle qui me viendrait de la honte ou du mépris de moi.

Reste P. : alarme et peine pour lui. Donc, par bonheur, sympathie vraie, amitié vraie. Et puis, étonnement rêveur : toi aussi, pauvre père, toi pourtant si sage, si clairvoyant (et de la clairvoyance la plus sûre, celle du cœur), toi aussi tu te croyais invulnérable aux maladies comme à la mort prématurée. Toi si juste, si soucieux d'être équitable, tu raillais les maniaques des drogues, les guérisseurs et les médecins même. Tous les malades, pour toi, étaient imaginaires... Et, tout à coup, « l'éclair dans l'air serrein », ton étonnement épouvanté, la stupeur où te jeta la première et mortelle atteinte. Effondrement du monde, à découvrir ta longue erreur. De même P. aujourd'hui : sa démarche, attentivement, peu-
reusement lente, sa tristesse, son incapacité à simuler l'insouciance, ce poids d'ombre et d'épouvante qui charge son visage, son regard, sa voix.

Encore en fleurs : potentilles, colombaires et, au jardin, soucis. D'autres, qui prennent le départ. A peu près toutes et tous qui non pas dorment (« le sommeil hivernal » : quelle bêtise !) mais plus activement que jamais, plus ardemment travaillent, se travaillent, peinent peut-être, à ramasser leurs forces. Bien plus, ils les recréent, leurs pouvoirs. Ils transforment l'inerte (disons-nous) en vivant, ardent, mouvant. Ils le chargent d'avenir. Et non pas d'une force éphémère, comme nous le faisons de nos piles, de nos accus, de toutes nos machines, mais d'une force impérissable, éternelle. Comme avec d'autres mots le disait Virgile, comme Aliès le berger me le répétait l'autre jour : « A l'Avent tout prend » — « A la Sainte-Catherine, tout rameau prend sans racine ». Voilà donc que le plus difficile travail de la vie, son plus pénible effort, c'est en ce moment qu'il se fait, au déclin de l'automne et des jours, quand l'hiver, justement, est sur le point de commencer. Car ce n'est plus ici croissance d'un germe, suite « normale » d'une vie. C'est une résurrection véritable, et non plus d'un corps : d'un débris. Une chair qui paraît tendre sort d'un bois qui paraît mort. Elle crève pourtant le cuir de l'écorce et se change insensiblement en un bec qui creuse, une bouche qui aspire, une muqueuse qui secrète, une pompe qui refoule, un alchimiste qui transmute — tout un laboratoire aux travaux invisibles, innombrables et mystérieux.

A quel moment d'ailleurs cesse-t-il de couler, visible ou clandestin, le flux des forces de la vie ? Avant même qu'aient mûri leurs olives rouges, voilà de

nouveau les cornouillers à l'œuvre. Ils ont fait déjà les futures fleurs : ces bourgeons replets, tendus, ouvrons-les d'une épingle : toutes les étamines écartent d'un coup leur tête, bien pleine et bien faite. Et quant aux noisetiers, coudriers, « avelaniers » (faut-il qu'on l'aime, celui-là, pour qu'on lui donne tant de noms !), tout près des noisettes encore invisibles ou fond de leur collerette, on voyait déjà, à la Madeleine dernière, les châtons de l'année future : tout gris, serrés, tendus, en petits boudins granuleux, ils allaient braver sans dommage les rafales, les pluies, les gelées de l'hiver, les torréfactions de l'été...

**

Quel abîme, entre *connaître* une langue étrangère et *l'entendre vraiment* ! Abîme de même taille, puisqu'il est infini, entre quelques prédestinés et la foule des autres, incultes ou lettrés, qui perçoivent seulement, dans la prose ou les vers de leur langue natale, le sens des mots, la fidélité des images ou la signification des symboles : la folie de Midas ou de Titania, celle de Don Quichotte ou du Père Grandet. J'ai connu des professeurs qui, très sincèrement, tenaient à même prix et affirmaient goûter également tel poème latin et tels vers de leur propre langue. On dit de X... qu'il écrit ses livres directement tantôt en français, tantôt en anglais, indifféremment. N'empêche que Z... a reçu de lui, le jour de la Saint-Blaise, une carte ainsi rédigée : « Je vous souhaite *la bonne*

fête » — « Et pourquoi pas ? » rétorquerait-il (car il le *connaît*, notre idiome !) : « le berger d'Alphonse Daudet dit bien, de sa Stéphanette : « Je lui souhaitai *la* bonne nuit, et j'allai m'asseoir dehors, devant la porte. » Dans ces mêmes « Etoiles », il y a aussi, un peu plus loin, cette phrase que bien peu de chose il est vrai, distingue d'une autre : « ...et nous restâmes assis l'un près de l'autre, sans parler. » Je crains fort que cet anglais ne sente jamais le prix de cette virgule, l'effet du « tempo » qu'elle crée, prélude au largo solennel qui, tout de suite après, ouvre ses larges ailes : « Si vous avez jamais passé la nuit à la belle étoile, vous savez qu'à l'heure où nous dormons... »

**

X..., me dit-on, a changé d'idéal, depuis que tel journal a refusé sa prose.

**

Dans ce bois roux, où les genévriers sont si verts, je revois, après si longtemps, ces pièges à grives qu'on nomme ailleurs « quatre-de-chiffres » (l'Ardenais Rogissart, par exemple, dans son dernier roman : « Passantes d'Octobre »). Chez nous, ce sont les tendes (les « tendues » sans doute) et je les vois de loin

qui bâillent à ras de terre. Je relève et je rétablis l'une d'elles, dont la pierre-assommoir était tombée, manquant sa proie. Délice fin à retrouver si aisément, après donc plus d'un demi-siècle, la technique de ce piège immémorial dont l'idée est bien pour moi un des traits les plus admirables du génie des hommes. Deux pierres et quatre bâtonnets : a-t-on fait mieux depuis ? Car la grive se défie bien moins de ces matériaux, qui sont les commensaux et les alliés de sa vie, que du fer des ressorts et des palettes, dans nos modernes traquenards. Je me dis : combien d'hommes le savent, dans les écoles et dans les villes, qu'il y a les genévriers à baies et les autres, les mâles, ceux qui fument de tout leur pollen quand un mouton, le berger, le vent même les heurte ou les frôle en passant ? Et que ce n'est certes pas au pied de ces derniers qu'il faut disposer le rustique engin : mais bien sous les autres, qu'ils s'arrondissent en dômes ou s'effilent en clochetons, pourvu qu'ils soient porteurs de leurs paquets de baies noires dont on met une pincée sous la pierre oblique, entre les branches en V que forment les *tendils*, qui sont les baguettes du bas.

Il fait chaud, trop chaud : il faut m'asseoir la tête à l'ombre. Mon chien Whim le sait bien qui s'est déjà couché à l'abri du soleil. Je m'installe sur le seuil de la cabane ronde, dont le toit, que prolonge au sommet une quille de pierre, est un long chapeau de Pierrot. Sur la porte de bois gris, des punaises rouge et noir — des lygées —, d'abord troublées par ma venue, errent un moment et bientôt s'immobilisent, le dos exactement à l'aplomb du soleil : ainsi

des premiers papillons, vanesses et parargés, qui se posent, s'abattent d'un coup, sans hésitation ni erreur, les deux ailes bien ouvertes, à plat, à la juste verticale de la lumière qui tombe. Ce sont des traits pareils sans doute qui ont donné à quelques cervelles humaines la première idée du rapport entre la « force » du soleil et son degré d'obliquité...

Ces lygées : je les regarde de près une fois de plus. Et, après mille fois, plus que jamais me touche l'arrangement de ces couleurs, le dessin de ces taches : la lunule d'un blanc pur au milieu d'une aire ovale au noir profond, le trait rouge sur la tête et surtout peut-être ce détail que j'avais dû oublier : les points ronds si exquisément disposés dans cette sobre bigarrure. Ils ne sont pas tous du même noir : les uns sont luisants, les autres d'une matité de velours, de daim brun. Si les mots : grâce, beauté, miracle ont un sens, c'est à cette occasion qu'il faut s'en servir... (J'écris dans la vigne du moulin-à-vent — 1789 au linteau. En fleurs déjà, si tôt : ptérothèques, soucis, érodiûms et véroniques — la véronique « de Perse » aux larges fleurs, tendrement pâlies d'un point blanc.)

*
**

Il y a boutade et boutade. Il y en a d'exquises, et que l'on oublie aussitôt. Mais d'autres, qui ont fait sourire d'abord du même délice, il se trouve qu'elles restent dans un coin de nos vies, qu'elles y germent, y croissent, y produisent fleurs et fruits:

Pour le reste de nos jours elles vivent en nous, comme des formules heureuses qui tiennent l'essentiel de tout une conviction. C'est à celle-ci que je pense, en arrivant ce matin à la grange des Parédals : « la santé est un état précaire qui ne présume rien de bon. »

*
**

A propos de combien de gens suis-je tenté de me dire à voix haute ce que je pense si souvent : « Elle, ou il, ne saura jamais quel bien m'a fait sa lettre ». Non, jamais : parce que rien n'est transmissible, tel quel d'homme à homme, pas plus une pensée qu'un rêve, une joie qu'une sensation. Pas plus que cet étrange sentiment de la « ressemblance » entre deux visages, deux maintiens, deux timbres de voix : pour les uns, conformité troublante et quasiment identité. Pour d'autres, aucun rapport perceptible, même après réflexion...

Et puis, à cette lettre qui vous a jeté dans une telle ivresse, comment répondre, que dire ? Essayer, sur le vif et le chaud, de traduire pareille transe ? Non seulement impudique, mais faux. Car, aussitôt refroidie l'ardeur de ce bouillonnement, éteint le feu de ce projecteur braqué sur vous à bout-portant, que reste-t-il, qui vous regarde face à face ? Soit même seulement, le peu que l'on se sent par rapport à ce qu'on rêve d'être.

*
**

Pour qui tient (et publie hélas !) un journal intime : que d'obstacles devant lui ! Que d'ennemis qui l'observent, l'attendent ! Dans cette houle sombre, qui fait sa rumeur redoutable ou son plus atroce silence, le plus visible de plus loin, celui qui lève le plus souvent son front au-dessus de la masse, c'est bien certes celui-ci : comment, jusqu'à quel point être sincère ? Tout à fait ne se peut. Pas tout à fait est un mensonge. Surabondance, omission, cynisme : comédie partout, indistinctement méprisable. Mais un autre monstre, aussi, projette quelquefois son ombre menaçante : un être bien-aimé, qui se fait minotaure ou dragon. On le sent qui voit, flaire, devine la confidence indiscreète, qui s'inquiète déjà de la figure qu'il va prendre, qui se demande amèrement : ne va-t-on pas douter de la qualité de mon cœur — et que j'aie pu donner à qui m'aime et que j'aime ce culte et ce bonheur que moi seul pouvais lui offrir ?

*
**

Bouffée, poussée, élan (trois bonnes images) d'allégresse — mais secrète et qu'il faut savoir garder telle, sauf pour ceux-là seuls qui peuvent à la fois la sentir et être certains qu'elle est bien en moi, qu'il n'y a, dans l'aveu que j'en fais et dans l'image que j'en trouve, ni complaisance envers moi-même, ni surtout dessein ou espoir d'être estimé, admiré, aimé, etc... Cette bruine qui tombe dru, qui m'a forcé à gagner mon abri (dans la paille disposée en fauteuil : dossier pour m'isoler du mur et siège

pour m'asseoir), cette bruine, ce temps gris, cette humilité pensive des bois, des horizons, des pierres : « ah ! c'est l'automne me dis-je : enfin ! enfin ! Tout cela va s'arrêter, s'éteindre, se taire : tourbillonnement des humains, flambées, vacarme — jacances et trémoussements...

Et puis cette eau fine qui danse, cette fumée liquide, qui flotte mais tombe sans bruit : elle va toucher, caresser, solliciter la terre — la terre de ma plate-bande, en bas, où attendent depuis huit jours les graines que j'y ai mises — la terre des grèzes, des fissures de rochers, des interstices entre les pierres de ces murs, entre les tuiles de ce toit. Elle va tendrement imbiber ces grains durs qui semblaient inertes. Elle va les pénétrer, s'y fondre, échanger avec eux on ne sait trop quoi : non seulement l'humidité, « l'humeur » comme on dit ici, mais ces ferments, ces bactéries, impondérables, invisibles, impensables, qui mettront en marche la force de vie, qui la libéreront de ses entraves, de ses chaînes, de ses freins... Attouchement, étreinte, fécondation. Rien de plus juste que le vers de Hugo :

*Les terres luisent, FÉCONDÉES,
Sous un mince réseau d'argent.*

Et que dit de plus notre science, du moins ce que jusqu'ici nous nommons de ce vocable — car ils sont de plus en plus nombreux maintenant, ceux qui sentent qu'il faut poursuivre, aller plus loin, chercher plus outre.

Tu crains, dis-tu de te relire, certains jours ? Mais d'heure en heure as-tu toujours même endurance à soutenir, devant ton miroir, la vue de ton image ? Ta consternation ou ta honte à te relire, est-ce donc preuve irréfutable d'infidélité de copie — par maladresse ou complaisance ?



Montaigne : que j'aime, et que je lui envie, ces brusques redressements, ces haut-le-corps de fierté : « ...toutefois, quand la sentence n'est pas forte à ma mesure, un honnête homme la doit refuser pour mienne. »



Plus j'avance, et plus fréquemment, à moindre effort aussi, je me détourne de « parler » ma pensée devant d'autres. Ce ne fut jamais je crois pour briller ou séduire que je livrais toute chaude mon idée du moment. Mais pour l'éprouver au contact des autres, pour l'essayer sur leur vie (tant je l'ai toujours sentie différente de la mienne), pour me rassurer au fond, m'assurer qu'elle n'était ni d'un enfant ni d'un malade, qu'elle ne tenait pas trop de mon tempérament personnel, de la forme de mon esprit ou des faiblesses de mon cœur.

Mais non : je sais maintenant que c'est inutile. Ceux qui entendent n'écoutent pas. Ce n'est pas ce que vous dites en tous cas qu'ils observent, essayent sur eux, en eux, confrontent à leur propre expérience ou à leur propre jugement. Non. Ce qu'ils cherchent c'est seulement ceci : classer quelque part, parmi les philosophies et les philosophes, votre opinion et vous-même. Votre idée, votre interprétation, pourtant personnelle et naïve des choses, au lieu de leur paraître un moment de votre vie, une forme tremblante, hésitante et trouble de vous-même, n'est plus, une fois déchiffrée, reconnue, qu'une fiche inerte qu'on range à sa place et qu'on oublie dans le classeur. Je pense à ce mot charmant de Montaigne : « ceux qui liront mon livre : « c'est là qu'il l'a pris ! vont-ils crier à tout moment ».

Oui, parlez de n'importe qui, sur n'importe quoi : dès qu'une pensée prend forme, s'assure un peu, avance, à chacun de ses pas répondent ces déclics : « spiritualisme ! pragmatisme ! pyrrhonisme ! — Héraclite ! Bacon ! Descartes ! Spinoza ! » Le danger, le méfait de ce qu'on nomme « la culture », le voilà : un homme finit par ne plus savoir, ne plus croire qu'il est un homme, un être, un cerveau, un cœur uniques, à jamais clos et solitaires. Et qu'il a donc seulement le droit mais aussi le devoir de tirer de son expérience ses propres conclusions, de porter un jugement personnel sur ce qu'il a vu ou cru voir, sur ce « livre de la vie » dans lequel il aura pu lire...

(A chaque bouffée, chaque heurt du vent, je vois fumer devant moi les genévriers mâles : et ces fumées sont faites de milliards de grains, comme les

nuages de gouttes d'eau : pollen et eau, l'un et l'autre fragments de vie. Dans chacun d'eux, l'infini et l'éternité. Et pour nous, pour cet esprit qui cherche, écoute, attend : le mystère qui tour à tour sourit, promet, appelle, ou bien irrite et terrifie.)

*
**

Y aurait-il des pensées intraduisibles, au moins dans notre langue ? On pencherait à le croire, à voir par exemple les efforts maladroits et toujours malheureux que font certains pour traduire exactement ce que ces mots laissent entendre : « Les opinions exprimées dans cet article *n'engagent que la responsabilité de l'auteur.* » On sent trop l'ambiguïté, donc la fausseté de cette formule. Comment un homme qui pense (et puisqu'il est Français il est forcément cartésien) peut-il se contenter d'une si louche approximation ?... Il est vrai que La Fontaine, lui-même, le délicat poète et le rigoureux écrivain, a bien accepté d'écrire :

Elle s'en attribue UNIQUEMENT LA GLOIRE.

(Vers auquel je pensais tout à l'heure dans le chemin de Sourbil. J'y rêvais, amusé et amer, tant sont nombreux les gens, et fréquentes les occasions, qui le ressuscitent en moi. X..., par exemple, que j'ai connu tellement dépourvu quand il avait vingt ans. Par quelle conjonction de hasards a-t-il pu grimper au mât, assez haut pour y « décrocher »

ses diplômes ? Maintenant, il « enseigne », comme on dit si mal, les lettres françaises, matière où il est resté ce qu'il fut : aveugle et sourd, privé de tout sens, sauf le bon — le bon-sens qui est là justement, presque toujours, l'écran opaque ou qui déforme, la barrière infranchissable ? Et pourtant on le voit : la « conquête » de ces titres, de ces galons, c'est à son effort seul qu'il en attribue la gloire — à son seul mérite surtout.

**

Je tiens mon livre à deux mains, les bras appuyés sur les accoudoirs du fauteuil. Et tout à coup j'aperçois à mon poignet gauche, au-dessus du bracelet-montre, cette petite vessie qui se gonfle et se dégonfle, comme une bête minuscule qui vivait là à mon insu, silencieuse, infatigable et soulevant rythmiquement ma peau. Quelle émotion ! Car j'ai vu bien des fois battre la gorge d'un lézard, j'ai senti dans ma main palpiter le cœur d'un oiseau. Mais cette fois c'est ma vie, ma propre vie que je vois de mes yeux, au lieu de la percevoir autrement. Elle est sortie de moi, s'est détachée de moi et je l'observe à présent comme j'observe dans le monde extérieur les choses étrangères. Oui, elle est là qui fonctionne, imperturbable, avec sa régularité mais aussi sa fragilité, son périssable de machine. Terrible découverte, qui m'écartèle brusquement en rêveries incohérentes, qui

pose de nouveau l'éternelle question : le corps, l'esprit, la vie, la mort, le monde et le destin — qui fouette l'essaim tourbillonnant des espoirs, des alarmes, des doutes et qui, une fois de plus, ne me mène nulle part, ne me découvre rien, me laisse triste et fatigué.

*
**

Visite des H..., qui me montrent la lettre de X..., ce plaidoyer *pro domo*. Je n'y comprends rien. Passe pour le postulat, qui me paraît faux. Mais dans tout le reste, la partie intellectuelle, impersonnelle (croit-on) du raisonnement, rien que je puisse admettre. Ou bien il ment, ou bien il est sincère. S'il ment, rien de ce qu'il prétend ne peut donner le change : on voit des sophismes adroits, irréprochables quant à la conduite de la pensée (chez Descartes par exemple), à partir d'un postulat que l'instinct n'admet pas, ne sent pas comme une évidence. S'il est sincère, lui qui fait preuve en d'autres domaines d'une logique rigoureuse, c'est plus troublant encore, et plus gravement. Car c'est notre mécanique mentale dont le fonctionnement paraît alors suspect. A quoi se fier ? Si ce n'est pas à l'instinct, au « cœur » comme dit Pascal, c'est donc encore moins, ou aussi peu, à l'intelligence.

Une fois de plus m'apparaît ceci : que rien de nous n'est sûr. Qu'il n'est possible de faire fond ni sur le cœur ni sur la raison. Que les hommes diffé-

rent autant par l'intelligence que par l'instinct, par l'esprit que par les sens. Que ces distinctions sont bien illusoirs d'ailleurs, tout ce que nous percevons de nous-mêmes n'étant qu'une « ténébreuse et profonde unité, vaste comme la mer et comme la clarté ». Que nos idées, nos certitudes, notre philosophie, tout est particulier, individuel, incommunicable. Chaque être est unique. Ce n'est pas seulement des goûts et des couleurs que *non est disputandum*, mais des idées elles-mêmes, des évidences du bon sens : chacun a les siennes, ou arrive aux siennes. A lui de les mettre à l'épreuve. A lui de les purger de tout relent d'égoïsme, de vanité — de se garder de ce qu'il nomme erreur : de la partialité, du dépit, de la haine. Et l'épreuve faite, il ne lui reste plus, si elles résistent, qu'à s'en tenir à elles en se gardant toujours.

*
**

Certainement, c'est ce qui a dû se passer pour lui : enfance, adolescence dans le milieu mondain, parisien, littéraire où il a vécu. Recru de dégoût et d'horreur à voir tant d'infamie : envie, haine, à front nu ou clandestines — tant de crapauds, autour du rossignol que leur bave et leurs cris désespéraient parfois... Mais enfin est venu, s'est formé en lui le bienfait d'une si longue épreuve. A cette chose en effet est bonne pareille douleur : à la joie, la tonique joie de la délivrance. On secoue enfin les entra-

ves. On souffle sur ces fumées oppressantes et obscures : scrupules injustifiés, crainte d'être orgueilleusement inéquitable à l'égard de qui, manifestement, ne mérite que mépris. Une seule chose est à faire se dit-on enfin ; le salut est d'un seul côté, au prix d'un seul effort : être soi-même. A tout prix, en toute occasion, sur tout sujet, être honnête, aller droit, rester fidèle. Fidèle à quoi ? A ce que, après tout, malgré tous, on *sent* être le devoir ; la beauté, le bien, le vrai. Car tout cela se tient ; c'est une seule et même chose. Qu'on y voie ou non un blasphème, c'est bien la seule « Trinité ».

*
**

(Peyruc, dans la paille du hangar: *lou soulaoudi* dit-on ici) ...Un moucheron se pose à l'instant sur la page où j'écris : un point si menu que je le prendrais, s'il ne bougeait pas, pour une paille du papier, la gouttelette d'une éclaboussure, un globule, un atome d'encre. Pour le voir et, si je le peux, l'observer, il faut que j'ôte de mon nez mes lunettes de myope (la presbytie, c'est décidément « *lou mal vieil* » !). Je le vois alors qui trotte, va, vient, bat des ailes et s'envole. Juste le temps de voir grouiller tous ces petits fils noirs qui sont des pattes, des antennes... Ce ciron où bat un cœur, cette lilliputienne machine farcie de ressorts, de leviers, d'engrenages, de pistons, d'alambics et de radars :

c'est un être vivant comme moi, c'est un monde, un infini. Je me le demande : que peuvent bien signifier des mots comme : animaux supérieurs, inférieurs — évolution des organismes ?

*
**

Chacun hésite ou répugne à fixer pour lui-même les traits de sa propre image. N'empêche qu'il voit très distinctement sous quelle forme il souhaiterait que tout le monde pût le voir.

*
**

« Détournons notre pensée de ceci, de cela, de tel sourire du passé, de tel besoin, de tel désir... » C'est le cri résolu que pousse, à chacun de nos pas, notre « raison souveraine », notre « constance » ou notre « fermeté ». Mais d'où vient-il, cet ironique sourire qui, avant comme après, ébranle un peu notre assurance et nous laisse amers et confus ? Hélas ! même liés au mât, les oreilles bouchées de cire, nous l'entendons toujours, le chant des sirènes et sinon du corps, du moins du cœur, du vœu, du rêve, trop souvent nous allons vers lui.

*
**

Cet instinct qui, après l'éclair d'une joie, fait sauter en nous quelque : « ah ! merci, ma S... ! » ou chez d'autres : « Soyez béni, mon Dieu ! », cet instinct irrépressible et vivace, que rien, aucune déception, n'arrive jamais à tuer en nous — on se demande ce qu'il est, d'où il vient. Instinct natif ou habitude acquise ? Cri spontané de notre nature, ou bien souvenir de tant de lectures, d'exhortations ou d'homélie — un écho resté en nous de l'assourdissant et perpétuel « tintamarre des cervelles philosophiques » ?

*
**

« Vous avez bien pourtant vos convictions, vos certitudes. Il y a des idées, un idéal, personnel et social, que vous aimez par-dessus tout : alors il faut se lever pour le défendre, etc... » Certes c'est bien mon premier mouvement. Mais, dès que je le précise, cet idéal, dès que je proclame que là est la raison, la justice, la beauté, le devoir ; dès que je fais honte à l'adversaire de son peu de chaleur ou de son hostilité, voilà que de toutes parts m'arrivent les réprobations, les railleries, les huées. Je me découvre tout à coup dans la position d'un croyant qui proclame sa foi, quelle qu'elle puisse être. De tous côtés d'autres croyants s'irritent, me méprisent, me haïssent. Pascal lui-même est haï par certains, catholiques pourtant et, du moins le croient-ils, de l'esprit et du cœur profondément chrétiens. Moi-même : tant de paroles de X... dont j'admire le talent

et parfois le courage, tant de mots de lui me déchirent au plus vif, au plus honnête de ma pensée et de mon cœur. Il me semble, à moi aussi, que mon idéal de justice, d'humanité ne mérite pas son mépris, ses injures, sa haine. Je lui en veux de mettre son talent et son crédit à le défigurer, à le déshonorer, à le faire craindre et haïr. Je me dis, c'est le plus grave : cet homme ne méritait donc pas que je lui porte, avec tant d'admiration, tant de gratitude et d'amour. Il a donc usurpé la foi que je mettais en lui. Et de cette déception, je ne suis pas loin du découragement : seule m'en sépare une tristesse très amère. Si, comme je le crains, il en est encore à se persuader qu'il n'y a jamais, chez l'adversaire, que mensonge et que sottise, c'est qu'il n'est pas l'homme, l'esprit pénétrant que j'admire. Et si c'est l'autre hypothèse qu'il faut faire, si, délibérément, il détourne son cœur de cette évidence : la peine imméritée qu'il fait aux gens de bonne et peut-être lucide foi — alors il n'est pas le juste, non seulement le chrétien mais l'honnête homme, l'homme courageux surtout dont je m'étais fait la haute, pure et bienfaisante image.

*
**

Noël ici, Bergerie-Haute... Le cœur lourd et serré. Oppression à la fois de la douceur (pour tant d'amour reçu, donné) et de la crainte. Quelque chose

pèse, tire en bas, conseille la prudence, la réserve dans le vœu, la retenue de l'élan. Mais quoi ? Surtout ces visages obscurs, ces sourires pensifs de tendresse et de compassion — vous tous, pauvres aimés, pour toujours, pour toujours perdus. Oui, déchirement, atroce douceur de ces souvenirs. Vous n'avez pas senti, vivants, combien je vous aimais. Et même non : la vérité c'est qu'en effet je ne vous ai pas assez aimés, chéris, entourés de cette adoration que je ne savais pas alors que je vous devais, à vous surtout les plus humbles, toi, « bonne-maman » si discrètement, surhumainement résignée, longtemps, si longtemps, toujours dans ta chambre, du matin au soir enchaînée. Vous tous, oui vous tous...

Ah ! que du moins ces larmes me soient bonnes, salutaires, qu'elles brûlent en moi tout ce qui reste de déchets et de mauvais penchants, tout ce que je n'arrive pas à jeter hors pour toujours ! Et que vous qui me restez, que je serre encore dans mes bras, toi surtout, si chère S... ! que jamais contre vous je ne m'échappe en impatience, en dépit, en soupçons ! Ici, merci mon silence, merci mon chien, mes buis et mon désert : et qu'il ne me suffise pas, que je ne me contente pas d'avoir pleuré ce matin dans votre douceur, sur ma pierre toujours, au pied de ce lit de berger.

Au vieux domaine de Lucas d'Anglars : la maison de maître s'écroule à son tour. Voilà la grande pièce, la cuisine-chambre où sont encore évier, potager, placards — et la longue, lourde table avec son tiroir à l'un des bouts.

A voir traîner partout ces détritux et ces ordures, à lire sur le plâtre des murs ces inscriptions d'une si bête obscénité, à respirer ici tant de bassesse humaine, on se dit que pour beaucoup décidément (chasseurs, promeneurs), la solitude n'est pas autre chose qu'absence de témoins, de gêneurs, de censeurs : une occasion de lâcher bride enfin à ces bêtises hideuses qu'il faut bien tenir enchaînées tant que l'on est parmi les hommes, dissimulées aux yeux de tous au fond des plus noires étables. Quelle contrainte ! Quel anxieux, incessant effort ! Et qu'ils doivent souffrir, ces misérables ! S'il arrivait qu'il en eût lui-même le droit, un croyant, un chrétien dirait : voilà, dès ici-bas, le châtimeut de Dieu.



Je ne sais pas si notre « mère Nature » est la *suprema medicatrix* comme disent les médecins. Mais quant à être la *suprema magistra* en matière de contradictions et d'inconséquences, aucun doute là-dessus. Il n'y a qu'à voir ce bombyle se dépêtrer si presamment de l'emmêlement de ces ronces. On dit : « Voyez comme c'est simple, ingénieusement, gé-

nialement simple : une mouche, un papillon, une cigale : ils rentrent, enroulent, rabattent leur trompe. Et que deviendrait le sphinx du liseron, s'il devait promener partout ce crin qui lui sert de paille, et qui passe de loin la longueur de son corps ? Un avion serait bien encombré de son train d'atterrissage, s'il ne pouvait « l'escamoter » ! Or, ce bombyle, justement, on le voit condamné à porter devant lui, comme un pal rigide et sans charnière, un espadon, une flamberge : ce « pipe-line » qui lui sort du nez ! Facétie ? Leçon ? Mystification ? Bravade ? En tous cas, bravo et merci, énigmatique nature ! Et quant à ceux qui nous répètent : « Dieu a fait l'homme à son image », ce n'est pas à notre intelligence qu'ils peuvent donc honnêtement penser.

*
**

« Deux augures ne peuvent, dit-on, se regarder sans rire ». Pas toujours cependant : il arrive que l'un méprise et haïsse l'autre, et que celui-ci le lui rende bien. Après tout, le mot fameux : « Tragediante ! Comediantes ! », c'est à un empereur qu'un pape le disait.

*
**

« Comment travaillez-vous ? » me demande X... Cela me demeure à moi-même un mystère. Suis-je un paresseux, un lâche et nonchalant rêveur ? Non pourtant, puisque, telle heure venue, c'est dans le tourment de l'angoisse que je tourne et retourne, que je pétris et que je brasse ma pensée avec des mots. Et ce n'est pas toujours la conscience allégée et dans l'ivresse de la joie que je sors de ce rampe-ment dans les ténèbres étouffantes.

Alors ? Alors, la vérité c'est qu'il ne m'est pas à toute heure et partout possible de « travailler », dans l'âpre et premier sens du terme. Il faut que me soit donnée (venue comment et d'où ?) la matière sur quoi je vais m'acharner, une matière qui m'agrée, qui convienne à mon tempérament, à mes goûts, à la forme de ma pensée. Et, le matériau reçu, goûté, aimé, encore faut-il que me vienne, irrésistible, le besoin de l'exploiter, de le mettre en forme. Encore faut-il que j'entrevoie je ne sais quelles délices au delà du défilé où tête baissée je m'engage, où je me jette en fermant les yeux. « Travailler tous les jours », c'est un mot que j'admire, mais c'est une règle que je n'ai jamais pu m'appliquer, sinon pour voir se former des produits dont la pauvreté me consterne, dont la platitude ou la convention me font rougir de honte — une honte qui me détournerait de seulement tenter d'écrire et qui chaque fois en effet m'en détourne pour long-temps.

Tant de choses à dire, à me dire. Car j'y arrive enfin, à réaliser mon vieux rêve : noter jour à jour des « Pensées pour moi-même », venant de moi seul, à l'usage de moi seul. En sorte que tout ce que je sens en moi passe bien à mon étamine, est bien décanté par mes soins, contrôlé, estimé par le seul témoin et le seul juge que je ne puisse récuser : ma propre pensée, mon propre sens. S'il existe une chance de pouvoir m'ôter tout prétexte à mensonge, d'éviter tout danger de méprise et d'illusion, elle est entre mes seules mains.

On raille cela. Les meilleurs, les plus chers, prennent volontiers de l'humeur contre ce maniaque du scrupule qui s'épuise à s'épier. Voir la complexité inextricable de tout, c'est paraît-il chercher partout à compliquer les choses, à brouiller les miroirs, à troubler les fontaines... Ah ! certes, on ne voit pas les cœurs : heureusement, dans la plupart des cas. Et pourtant : à voir agir, à entendre les gens, autour ou loin de moi, je me demande si je ne tirerais pas quelquefois, du spectacle que me donnerait par miracle l'intimité des cœurs, plus de réconfort que d'alarme. Ou bien il n'y a pas de commune mesure entre l'apparence extérieure et les pensées cachées, ou il faut que les choses que je me reproche soient bénignes et vénielles auprès de celles que tant d'autres supportent et même nourrissent en eux. Tant de rage, d'envie, d'arrogante vanité, une perfidie si haineuse, toute cette âcreté qui tôt ou tard à l'un ou à l'autre échappe, crève et se répand (cet article si grossièrement injurieux que je viens de lire, dans ce journal qui se dit de « l'élite », sous la plume d'un

écrivain célèbre et même, hélas ! d'un « bon » écrivain...) : si je portais en moi toutes ces hontes, comment pourrais-je, me dis-je, accepter de rencontrer front à front un autre homme, de me donner à moi-même cette comédie infâme : prétendre que j'aime l'innocence qui m'entoure, les herbes, les fleurs, le printemps, les pierres — prétendre aimer les vivants qui m'aiment, et vous tous, mes morts, mes bien-aimés perdus ?

Non, il m'arrive de penser que je reprendrais courage au contraire, à recevoir ce don de lire dans les cœurs. Peut-être serais-je moins souvent tenté de m'en vouloir à moi-même. Peut-être serais-je moins triste, moins las, incertain avec moins d'angoisse.

*
**

Étymologie. On dit d'un élève : « Dommage, que ce bon sujet ait si mal compris le sujet ». Faut-il dire : « le sujet que nous traitons » ou bien, comme Pascal : « l'objet de notre discours » ? Très désinvoltement nous disons en tous cas : « Il est *sujet* à des attaques de goutte » et : « s'il est l'objet d'attaques sans nombre ». Et encore, sans y regarder de plus près : « traitons ce *sujet* objectivement ». Quelle salade ! Jeter où ? devant, sous, à travers, sur... D'où par conséquent, c'est bien clair : objet, sujet, projet, abject, trajet, surjet et déjeter ! « *Déjection* », c'est le titre, en anglais, d'un poème lyrique, d'un noble chant de désespoir.

Avec les mêmes ingrédients, une langue fait bien des choses. Avec un seul préfixe et un seul radical, nous avons fait pour notre compte : provision, prévision, providence et prévoyance. Et les mots-caméléons, ces frères-siamois séparés dès leur jeune âge et qui se ressemblent si peu : consommer-consumer, exhausser-exaucer, et même, soupçonne-t-on : fastidieux et fastueux !

C'est cela qui agace le plus les curieux d'étymologie ou bien de sémantique, ceux qui, savants ou non, il n'importe, aiment assez ces choses pour en parler avec autant de respect que de gratitude : c'est l'insistance de tant de professeurs à répéter que la connaissance de l'étymologie peut éclairer le sens d'un mot au point d'en assurer l'usage (en dehors, bien entendu, de ces termes si bien construits tels pliocène et coelacanthé, thyroïde, péroné ou infarctus du myocarde : et ce sont ceux-là justement dont ils semblent le moins curieux de connaître l'origine !)

Je voudrais bien savoir le nom de l'humoriste de génie qui, ayant forgé ce joli « faux » : le mot *théodolite*, l'a froidement jeté au nez des badauds. Les « savants » aussitôt, pour l'amour du grec, l'ont gobé comme une pilule. Peut-être a-t-il été déçu, s'il s'attendait à les voir remuer le tas des racines grecques pour y découvrir celles d'un mot qui n'en a pas. Mais il a goûté par compensation une joie autrement fine : voir ces fanatisés de la science prendre ce masque pour un visage, ce fétiche pour un dieu.

Morale. « Un homme de bien », qu'est-ce à dire, sinon un homme qui « cherche à être heureux », comme Pascal le dit de tous les hommes « jusqu'à ceux qui vont se pendre ». C'est par la grâce d'une fée qu'il marche seul loin du troupeau : car il a cette chance, lui, de chercher le bonheur du côté où il n'est pas pour d'autres. De savourer des fruits, en tous cas, que les autres trouvent fades : rendre les siens le plus heureux possible, par exemple. Ou plutôt faire le moins de mal possible à ceux qui vivent près de lui.

*
**

Rêves nocturnes, cauchemars, etc... Au réveil, s'étant réoccupé et reconnu soi-même, ayant retrouvé ce monde et repris la route (ce sont là nos pauvres images), quelle amertume, de sentir qu'on en veut parfois à qui l'on aime d'avoir dit tels mots, faits tels gestes — d'avoir pris telle apparence, là-bas, de l'autre côté de la nuit !

*
**

Essayer à tout moment, partout, de se prendre soi-même « sur le fait », en flagrant « état » d'écartèlement. Ecartèlement de quoi ? D'une masse indécise, molle, alternativement sollicitée à droite, à gauche — souriant à hue et à dia, au fond minaudant un peu :

supputant les chances adverses, tâtant les plaisirs qui de part et d'autre lui sont proposés. Essayer de voir au juste quels antagonistes tiraillent, et comment ils s'y prennent pour soutenir et renouveler leur effort... A ce jeu, à cet affût, on ne perd pas toujours. Ce n'est pas toujours pour s'en désoler qu'on arrive à bien voir jusqu'aux stratagèmes les plus compliqués, aux ruses les plus subtiles.

Par exemple : toujours, maintenant, et depuis des années, une tactique me réussit, un moyen de ramasser mes forces et d'en disposer à mon gré. Un effort à faire ? Un péril, une souffrance, une angoisse à affronter ? Eh bien, il me suffit de recourir à quoi ? A moi-même. Quelle confirmation de la vérité, de la grandeur surtout du fameux « *omnes spes in mihi* », « ne t'attends qu'à toi seul » que je croyais si laide-ment et méprisablement égoïste ! Oui, à moi-même : car c'est le recours à ce que je sens en moi de plus intime et de meilleur : au souvenir des êtres aimés qui furent exemplaires ou bien qui pour moi le sont devenus. Au souvenir, aussi, des joies les plus vives, les plus belles, dont l'éclair m'a révélé ce que je crois être mes certitudes. Partant de là, ayant touché non seulement ce tremplin mais ce tuf d'où me vient la sève et le flux de vie, voilà que je décide — et aussitôt tout m'obéit — que je ne veux plus supposer et voir que bonté, bon vouloir, amitié etc... Quelqu'un me contredit, me blâme ou me dédaigne ? Un inconnu vient-il me voir ? Ai-je à parler en public ? Un ami m'a-t-il déçu ? Eh bien rien ne m'empêche, et tout m'y invite au contraire, de faire *a priori* l'hypothèse la plus favorable, la conjecture la plus bienveil-

lante. A partir de ce moment, voilà que tout me devient léger, facile, riant.

Le fait est là. Il faut le voir, et convenir qu'il est irréfutable, et donc encourageant... (Maintenant, il est vrai : merci à cette solitude, au silence de mon désert. Car ce travail de retournement, ce changement de décor et ce nettoyage de mon ciel, comme ils me sont par eux facilités ! Comme ils m'y aident et même peut-être avec quelle force irrésistible ils m'y contraignent à mon insu !)

**

Charme, c'est-à-dire vérité, de certaines expressions courantes, tellement usées par l'échange — comme s'usent hélas ! les plus belles médailles — que nous n'en voyons plus les fines effigies. « La nuit porte conseil » par exemple. Voilà qui traduit bien curieusement mais si bien ce que j'ai découvert en moi tout à l'heure, au réveil. La veille au soir, visite du pitoyable X... J'étais fatigué sans doute. En tous cas, l'ironie bienveillante que d'abord m'inspiraient ses propos n'a pas résisté longtemps au spectacle qu'ils m'ont donné : la nullité préten- tieuse, la vanité qui n'ose, la bassesse surtout. Polichinelle difforme : chaussettes de soie bien tirées, mais dans ses bosses que de fiel !... Bref, pour moi qui n'en pouvais mais, consternation, accablement.

Or, la nuit, la douce nuit est passée là-dessus. Le sommeil m'a traversé. Et j'ai laissé, comme dans une eau pure, toute cette âcreté qui encombrait ma vie. S'il y a une « bénédiction » arbitrairement dispensée, accordée aux criminels dit-on et parfois refusée aux saints, c'est bien celle-là : le sommeil, le profond sommeil. Et de cette énigme, comme de toutes les autres, on peut tirer n'importe quoi, n'importe quel système, scientifique ou religieux.

Mais enfin le fait est là aujourd'hui : reconstitué et refait, au réveil, replacé sur ma route au point exact où je l'avais quittée, je vois devant moi ce visage dont le sourire, toujours secret, me semble pourtant amical : « Ne crains rien, me dit-il. Rassure-toi puisque, tu le vois bien, ce n'est pas le spectacle de la grandeur humaine qui te décourage. Ce n'est pas ce qui t'humilie, de te sentir si humble auprès de tant de gens qui te passent sans mesure en courage, en mérite, en talent. Non, puisque l'admiration, l'élan, le don de toi, en t'arrachant à toi-même, te laissent au contraire plus fort, plus résolu du moins à lutter contre toi. Ce qui te laisse perclus de honte, c'est seulement la vue de la bassesse humaine. Mais au spectacle de telle grande œuvre née de cette grande âme, au contact de cette grandeur qui est de ce monde, où un homme comme toi a atteint dès à présent, tu sens bien que te voilà apaisé, confiant, meilleur peut-être. »

Au fond, j'ai peur. Comme tous les ans, à jeter un coup d'œil sur le nouveau calendrier — figuration inerte, bilan anticipé, sinistre schéma du futur — oui, j'ai peur. Si je n'écris pas, certains jours, c'est que j'ai peur que le bon hasard ne se refuse, que l'idée jaillissante ne soulève pas les mots justes, les seuls faits pour la recevoir, qui l'attendraient à la sortie. Comme j'avais peur jadis, atrocement peur, de « rater » un examen. Au seuil de toute entreprise, au départ de tous les chemins, la peur, toujours la peur. Peur, c'est donc dire faiblesse, lâcheté, couardise — pusillanimité c'est le plus joli mot ? Peut-être que non après tout : car je sais bien que tout arrive, que c'est l'imprévu et croyait-on l'impossible qui souvent, pour notre joie ou pour notre malheur, se réalisent en effet. Un croyant : « Ce qui vous manque, dira-t-il, c'est la confiance en la bonté, la miséricorde de Dieu. » Mais ce croyant, l'est-il assez ? En tous cas d'autres croyants, non seulement d'une autre grandeur humaine mais d'une foi autrement haute, un Pascal par exemple, ne se croient jamais, quoi qu'ils fassent, en droit de spéculer sur la mansuétude de Dieu. « La grâce » (ce que j'appelle disposition favorable, heureux hasard ou bonne chance), ils s'imputeraient à outrecuidance, ceux-là, à sacrilège présomption, de l'attendre, de l'escompter. Même pour Pascal, « mériter » la grâce était un mot à la fois insolent et absurde.

Non, nous en sommes tous là, à ce même degré d'incertitude et de faiblesse. Grâce ou bonne aventure, bénédiction ou bonne étoile, tout cela revient

au même : du moins pour un esprit honnête et pour un cœur dont le vœu le plus tenace est d'avoir la chance, ou la grâce, de rester naïf, droit et bon.

*
**

Si un homme a fait réflexion, une seule fois dans sa vie, qu'écrire c'est traduire juste — que les mots n'ont pas d'autre rôle que d'exprimer une pensée — qu'un texte « bien écrit » est seulement un texte qui donne l'image le plus fidèle possible d'une réalité humaine (sensation, pensée, rêverie, clair ou trouble pressentiment), alors il s'étonnera, souffrira, s'indignera (toujours en vain bien entendu) de voir une fillette de quinze ans chercher en pleurs ce qu'elle peut bien dire sur le sujet suivant : « Ronsard, quittant le château de X... hésite entre la gloire littéraire et la gloire des armes. Vous le faites parler. » (Notre petite Pierrette, élève de première — l'autre jour.)

*
**

Une question m'a longtemps troublé : comment se fait-il que ce soient les incroyants et les rationalistes qui aient pour Pascal la plus haute admiration, la plus profonde gratitude ? Je vois aujourd'hui com-

ment s'explique cet apparent paradoxe. C'est qu'en réalité ce « mystique » a marqué nettement la frontière qui sépare deux univers : le monde idéal où s'exerce la pensée mathématique — et tout le reste, où nous vivons et dont nous vivons, où nous aimons, où nous souffrons, où nous cherchons en vain. Il nous dit : ne faites pas comme Descartes, qui s'est juré que la biologie elle-même, la vie mentale, l'art, la morale, le rêve devaient le céder également à la force de la raison.

Et quant à nos sciences humaines, qui ne sont pas seulement les sciences mathématiques, rien n'y vaut et tout y est obstacle, de ce qui est tradition, foi religieuse ou l'*a priori* de l'esprit. Voulez-vous savoir si l'air pèse ? Ne le demandez ni à Aristote ni à Jésus-Christ : expérimentez seulement. Montez à la tour Saint-Jacques, gravissez le Puy-de-Dôme. Demandez à un maître-verrier de fabriquer pour vous des tubes à cent formes : droits, coudés, serpentiformes, évasés ou rétrécis. Remplissez-les de « liqueurs » de diverse nature. Renversez-les dans des « vaisseaux » plus ou moins larges et profonds. Regardez bien ce qui se passe, sans tenir compte de ces *humeurs* ou de ces *tourbillons* qui ne sont que dans votre tête.

Quant à moi, dit-il, je veux être honnête jusqu'au bout, conséquent jusqu'au bout. J'avouerai donc, quoi qu'il puisse advenir, que « la géométrie est inutile en sa profondeur » — que Dieu hélas ! ne se démontre pas et que, si son existence est certaine pour moi, cette évidence échappe, je le sais bien, à d'autres de mes frères, même parmi ceux qui « gé-

missent sincèrement dans ce doute » et pour qui, bien loin de les haïr, « je ne peux avoir que compassion ».

*
**

Mon pauvre chien, mon vieux chien, hélas ! Cette patte levée, tendue en avant comme pour chercher secours, demander pitié... Une partie de lui-même déjà morte, déjà perdue. Pourtant il veut courir encore, traquer, humer le vent, aller jusqu'au bout de son rôle, de sa joie, de sa vie...

L'approche de la douleur, le vent qu'elle fait en roulant vers moi, quelle épouvante ! Comme j'ai peur, simplement, bassement peur de cette souffrance où je halèterai bientôt, seul ici désormais après tant de jours où nous nous sommes si pleinement, parfaitement aimés. Parfaitement, oui : échanges, don total, sans attente, sans calcul. Fraternité, communion : la tendresse à l'état pur. Epouvante, horreur, il n'y a pas d'autres mots...

Et ceci n'est qu'une alarme, loin en avance peut-être sur l'événement. Mais c'est bien du malheur, hors de vue pour l'instant, que me parvient ce cri, ce lourd grondement : à quelle distance est-il encore de ma vie ?... Bref, découragement complet ce matin. Tout le reste, qui m'occupait et m'importait tant, me paraît dérisoire et odieux. Je me venge en essayant de mépriser ces pourtant innocentes choses qu'avec lui, près de lui j'aurai tant aimées, à qui j'ai tant offert, demandé, de qui j'aurai tant reçu.

Je ne peux pas m'empêcher d'y penser, à ce poème
de magie et de désolation :

*Too late for love, too late for joy !
Too late, too late...*

Hélas ! « Trop tard pour l'amour, trop tard pour
la joie ; trop tard, il est trop tard ! » ...Oui c'est cela
que, pour toi encore, bientôt je vais me dire, car toi
non plus, mon chien, je ne t'ai pas assez aimé.

**

Jeudi, 28 mai 1959.

*Whim est mort aujourd'hui, vers
cinq heures, loin de moi, sans moi.*

Hiver 1959.

Le rachat par la souffrance : cette idée me paraît moins belle, depuis que je me surprends à penser, chaque fois que j'ai bien souffert, que j'en suis devenu meilleur. Trop facile ! Trop commode ! Et d'ailleurs, à ce compte, quel homme ne serait jamais racheté, lavé de ses hontes ? A moins qu'on ne feigne de voir des degrés dans la douleur ou dans le repentir, d'avoir quelque appareil à mesurer la souffrance, et quelque cervelle aussi pour en interpréter les chiffres du cadran.

*
**

Bergerie « du Clos de l'Igue », où ce matin j'ai voulu faire halte, chassé de la Grange-Haute par le harcèlement des souvenirs. Quand je suis parti pour leur échapper :

« Souvenir, souvenir, que me veux-tu... ? » a gémi une tendre voix... Ah ! qu'il faut de temps, de peines, de joies, d'espérances, de déceptions, de triomphes et de hontes, qu'il faut creuser longtemps au même trou, avant de découvrir les choses les plus simples ! Et sans doute y faut-il encore, du moins

m'a-t-il fallu, beaucoup de silence dans une longue solitude. Avant de découvrir par exemple ce que je dois aux écrivains, aux poètes, à quelques autres formes de ce qu'on nomme l'art. Mais en fin de compte, les seuls appuis, les seules « prises » pour moi dans l'escalade de la vie, ce sont des mots, des vers, un seul trait quelquefois qui m'est resté de tout un livre. Les mots : les uns, masques d'épouvante qui m'avertissent et m'arrêtent à la limite des horreurs. Les autres : beaux visages dont le sourire apaise mes craintes, m'appelle pour le blottissement dans la tendresse, le repos dans l'humilité.

*
**

Je relis ce matin cette note écrite hier. J'y retrouve encore et j'y reconnais ma pensée — ce qui en reste, sédiment, formule ou chiffre, maintenant que s'est apaisé, ou bien qu'a changé de nature, le bouillonnement qui était en moi. Mais une autre idée me vient aujourd'hui : ces mots, ces vers qu'à chacun de tes pas te redit ta mémoire, ces déclenchements machinaux qui s'opèrent en toi, inopinément et sans ton aveu, voilà qui doit te permettre de supporter et de comprendre les maniaques de la citation — qui ne sont pas tous, par conséquent, ni des machines parlantes, ni des pédants infatués.

*
**

Aurais-je, comme on dit, « repris goût à la vie », retrouvé les joies qui m'aidaient à vivre ? Les auberges où je m'arrêtais pour me reposer et me refaire, les clairières, les prés, les ombres où je faisais halte, où je me prosternais et à ma façon « priais », offrais mon cœur, ces stations de béatitude aux pentes du calvaire : ai-je bien retrouvé, suis-je près de retrouver tout cela ? Peut-être : seulement, du moins pour l'instant et pour longtemps encore, ce sera d'abord pour penser à toi que je ferai halte à ces repositoires. Il y a toujours, il y aura longtemps sans doute, cette angoisse soudaine qui serre comme un poing et me fait haleter au sentiment du « jamais plus ».

Car ce n'est pas le « trop tard » puisque vraiment, pauvre ami, te retrouverais-je là, vivant, aboyant, courant, rencontrerais-je en ce moment, quittant des yeux ce carnet où, onze ans, tu m'as vu écrire, rencontrerais-je ton regard, ton beau regard d'attente et de dévotion — non vraiment il me serait impossible de te chérir davantage et de te faire mieux sentir à quel point tu m'es cher. Non j'ai tout fait cette fois, à tous les moments de notre passé, que tu fusses présent ou pour une heure loin de moi, j'ai bien tout fait pour que tu sentes que l'amour que j'avais pour toi était aussi profond, aussi grave, aussi respectueux que l'adoration que tu me portais. Hélas ! cette certitude ne me console pas, du moins encore. Elle n'enlève rien au poids de ma peine, ne m'est rien contre sa brûlure et cette désolation qui m'est toujours sans remède et que je crois sans fin. Encore une attente qui m'a trompé. Voilà une occasion nouvelle de me

dire que rien n'est stable et sûr, et que nous ne pouvons, moi du moins, faire fond sur rien, construire sur rien : ni sur les raisonnements, ni sur les instincts, ni sur, comme ils disent, la miséricorde sinon la justice de « Dieu ».

*
**

Apprendre à renoncer, « perdre la douce habitude de voir un être à la maison », résister à l'idée, pour la première fois directement sensible, de l'irréversible, du « c'est fini » et « pour jamais », être contraint parfois même de supporter le désolant « trop tard ! » — cela oui, comme dit Jean Rostand, ne fait peut-être pas trop de mal si, une fois délié du chevalet et la route reprise, on découvre qu'on est désormais à l'épreuve des tentations de la vanité.

*
**

Les récits dramatiques : la description, par exemple, de l'apparition graduelle, de la formation pièce à pièce d'un être vivant : la croissance d'un embryon à partir du germe, dans le jaune d'un œuf. Au quatrième jour, nous dit à peu près Jean Rostand, on voit apparaître un point noir, qui sera l'œil. Au cinquième jour, un trait sombre : le système nerveux ou l'appareil circulatoire. Au sixième jour, autre

tache : le cœur qui se met à battre, etc... « *On voit apparaître* » : quels mots terribles ! Car ce n'est plus seulement le « pourquoi » qui se révèle ici ce qu'il est : une insoluble et même absurde question. C'est le « comment » qui lui-même nous échappe. Que l'œil passe, même rapidement, d'une forme immobile à une autre forme arrêtée, ce n'est ni expliquer ni même voir le mouvement — surtout le mouvement de ce que nous appelons « la vie », d'un mot qui n'est qu'une convention, une image, comme ce huit horizontal par lequel, en mathématiques, on figure l'infini.

Je me le demande : comment sont-ils faits, les esprits que ne trouble et n'ébranle pas une évidence pour moi si claire ? Mais faut-il donc aller si loin, chercher des choses si cachées, pour subir un pareil choc, recevoir pareille leçon ? Autrefois... à mon retour de la plus brève absence, les yeux de mon chien qui s'animaient tout à coup, se mettaient à luire, s'éclairaient d'une douce, grave — inexplicable lueur.

*
**

J'avais trop présumé, non de mes forces certes, mais de la rapidité de la fuite — de la fuite utile des jours. Il est donc si loin encore, le calme que j'attends : le torrent me roule toujours. Car, revenu ici ce matin (Bariac, aux pentes de la gorge), retrouvant ces mêmes bois clairs, ces fourrés, ces pierrail-

les croulantes où tu aimais tant à courir (et que près de toi j'ai si souvent essayé de décrire), quel choc, quelle oppression, quelle détresse ! Tout est remis en question, l'attente est à recommencer. Le combat reprend dans ma vie, et c'est de nouveau l'angoisse qui a le dessus, qui l'emporte aujourd'hui sur ce sentiment que je croyais déjà victorieux : la douceur triste de me dire : « *aime une ombre comme ombre...* »

Hélas ! « *l'angoisse dans mon âme est toujours la plus forte* » : ce vers, c'est terriblement et tout entière, ma vie de ce matin.

*
**

On n'y regarde pas de trop près et même tout paraît bon, quand il s'agit des drogues qui vont calmer une douleur. Bien des gens sont ainsi faits qu'ils savent prévoir les malheurs de fort loin. S'ils se regardent faire, ils s'aperçoivent qu'ils en viennent, pour se rendre moins vulnérables, à user de toutes les armes, même des plus honteuses. Et peu importe qu'aussitôt, dans un sursaut de honte, ils les jettent avec dégoût : d'avoir seulement pensé à en faire usage leur est désormais un surcroît de souffrance.

Quelquefois pourtant ils se disent (ils se sentent alors moins vils et plus sages) : « Quand tu seras fatigué de souffrir, quand tu l'apercevras, par une lucidité de hasard, que tu te complais dans ta souff-

france, retourne-toi tout à coup et demande-toi à brûle-pourpoint : « qui es-tu, que vaux-tu ? En serais-tu à croire que tes vertus, que ton cœur, ton innocence n'ont pas « mérité » pareil châtement ? »



Je finis par prendre plaisir, un plaisir pensif où la pitié tempère l'amertume, à constater et comme on dit à « relever » mes propres contradictions. Ce matin, celle-ci : d'une part le prestige qu'exercent sur moi la force, l'assurance, la confiance en soi (car il m'arrive d'admirer ceux qui en sont armés et parfois je leur en porte envie). D'autre part : ces gens qu'on entend ou qu'on voit : littérateurs, peintres, danseurs, savants qu'on « interviewe », ou bien ces orateurs qui parlent sur l'estrade. Il arrive justement qu'au lieu de m'en imposer, certaine forme d'assurance que je distingue en eux m'indispose, me met aussitôt en défense et m'exaspère quelquefois. Car il y a tels arrogants dont l'attitude ou le sourire révèlent avant tout le mépris où ils tiennent d'avance, indistinctement, ceux qui sont assez dépourvus pour voir les choses autrement qu'eux. On les sent hébétés de leur propre évidence et jouissant déjà de l'admiration qu'ils inspirent.

Dernièrement, en revanche, je voyais, j'entendais parler l'auteur de ce nouveau livre qu'un article de journal m'avait fait paraître sinon ennemi, du moins étranger à ma propre nature. Or, voilà que naissait en moi une sympathie véritable pour cette œuvre

inconnue. Pourquoi ? Justement parce que son auteur, visiblement pris de court, hésitait, bégayait, cherchait et rêvait au fond de longs silences. Cette tristesse et cette peine, au lieu de m'inspirer malaise ou compassion, me touchaient secrètement, éveillaient en moi respect et tendresse. Elles ne révélaient pas autre chose que la peine qu'il avait prise lui-même pour arriver à ses convictions, et la certitude où il était qu'il n'arriverait jamais à les faire aimer à autrui. C'est l'humilité de cet homme qui faisait pour moi sa grandeur.

Mais, d'autre part, la fougue d'un Jean Rostand, quand il discute avec tels docteurs de la ville, cette ardeur où tout de lui s'engage (tout c'est-à-dire ce que nous distinguons bien en vain par ces mots différents : esprit, corps et cœur), cette intensité de l'accent, cette passion si lucide et si véhémence qu'elle perclut en lui toute vanité — c'est cela qui, pour moi, est plus beau que tout. Sans parler de l'extrême, de la parfaite rigueur des mots, arrachés et soulevés par une flamme, une lave si généreusement jaillissantes.

*
**

Solitude, silence, seules conditions pour mieux voir et par conséquent mieux aimer les êtres présents ou perdus. Ceux qui nous donnent sans cesse, les uns comme les autres, non seulement tant d'amour, mais tant d'occasions aussi de faire retour sur nous-même, sur nos propres actions et nos pro-

pres pensées. Oui, la solitude : ne serait-elle qu'absence d'observateurs et de témoins qu'elle nous libérerait déjà du harcèlement de la vanité : en lui ôtant tout prétexte à l'irritation, au dépit, à la mauvaise foi, à tous les mensonges dont elle s'abuse elle-même et qui lui font croire à sa sincérité.

En sorte que pour un temps s'apaise et se décante l'eau profonde de nos vies. Elle redevient le miroir pur et fidèle et sa limpidité nous laisse bien voir, tout au fond, vivants ou en allés, « les aimés, les absents, les êtres purs et doux ». Et c'est là qu'il faut se tenir : dans ce contact et cette communion. Dans les rêveries qui en sortent, les réflexions salutaires. Les veillées d'armes, si l'on veut qu'elles soient utiles, c'est là qu'il faut les passer.

*
**

Février 1960.

Pour la première fois de ma vie peut-être, j'ai laissé passer cette année, sans les épier jour à jour, sans les remarquer même, les premières apparitions, les premiers signaux, les premiers sourires : fleurs des buis, de l'amandier dans la vigne, des cornouillers dans les bois. Ressusciterais-tu hélas ! pauvre ami, que tu ne le reconnaîtrais plus ce maître qui jadis, dans ces bois pierreux où nous venions ensemble, s'arrêtait si souvent, le cœur serré d'angoisse et d'espérance, pour distinguer, dans le chœur des chuchotements, le premier chant du merle de février.

*
**

Un an bientôt que je t'ai perdu, et dans ce bois où je te pleure, mon chien, mon Whim à jamais absent, je pense tout à coup (ah ! la pensée, quel infatigable bourreau !), je pense à tous ces gens qui vous refusent une âme, à vous frères muets, humbles êtres qui ne savez qu'aimer et qui nous donnez tout. Pourquoi ? Au nom de quoi ? Les uns, au nom d'une religion dont la seule grandeur c'est qu'elle est, devrait être, l'amour. Les autres, au nom de l'esprit, de cette raison dont ils ne sont pas dignes. Méchants philosophes et mauvais chrétiens, qui finiraient par rendre odieuses non seulement leur arrogance et leur sottise, mais jusqu'à cette pensée même et cette foi dont ils abusent sacrilègement. Les malheureux ! Les misérables !

Car le vrai, le seul chrétien c'est toi, notre frère d'Assise, doux et profond Poverello.



Bergerie du Traçadou. Je retrouve le bloc de grès où depuis l'enfance je « repasse » mon couteau. Mes couteaux successifs, mes innombrables couteaux. Car ils ne font pas longue route avec moi. Plus que de leur usage normal, c'est de cette manie d'aiguillage qu'ils meurent bientôt un à un. Il faut bien que je m'en sépare (toujours à regret bien sûr) quand leur lame est réduite à un mince ruban, une « flamme » comme disent, je crois, certains chirurgiens...

Un polissoir de grès, rapporté par conséquent de la proche Grésigne (« *Germes dodoméens, chênes de la Grésigne* », scandait Moréas sur sa fin). Un bloc informe, rayé, creusé par un très long usage : un « grésier » comme on dit chez nous.

C'est le berger de la Veyrie qui, de siècle en siècle, l'utilise. Il s'assied ici, à ma place, toujours seul comme moi, pour affûter son Gimel ou son Laguiole, sa « pigasse » qui est la hache ou bien cette serpe à double tranchant qu'on appelle ici *lou poudas*. Mais il a, lui, un coup de main, un « biais », surtout un sens que je n'ai pas : sous la pression de son poignet, il perçoit l'angle du biseau, sa régularité, sa juste longueur. Pour moi, j'hésite et je me trompe quand je m'efforce de maintenir égale, au cours du va-et-vient, l'exacte inclinaison que je n'estime que par l'œil...

Tout à l'heure, une sorte de fumée rousse traînait en bas, noyait tout, rendait chétives et un peu anxieuses les pensées, les vies des hommes. Mais ici, lumière et douceur. Je vois ramper vers moi, comme une bave, le brouillard monté du vallon. C'est le vent d'autan qui le pousse, le vent rêveur chargé d'enfance : il pose son doigt sur mon cœur et plonge dans mes yeux son limpide regard. Devant la porte, l'herbe rase reverdit, mais elle prend au loin cette couleur laiteuse qui est celle du renouveau. La touffe de spirée, qui croît toujours entre les auges, paraît être, d'ici, une broussaille morte. Mais je me rassure en la regardant de tout près : ses rameaux, nus et cendreaux, sont bossués d'un bout à l'autre de minuscules mamelons : les fleurs déjà formées, qui paraî-

tront avant les feuilles et qui feront demain à ces brindilles sèches une gaine d'un blanc si pur. Hiver ! tu as beau faire, c'en est fait de toi par ici !... Et aussitôt, par un de ces ricochets de sensation à souvenir, un de ces reflets ou échos que nous appelons : associations d'idées, voilà que surgit en moi un intrus bien intempestif :

*...C'est en vain qu'on se met en défense :
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense...*

Maintenant, ce nouveau venu me fait oublier tout le reste. Je ne vois plus, je n'entends plus que lui. Son amère voix couvre tout. Car elle dit ce que nous reprochent tant d'autres. S'ils nous suspectent ou nous méprisent, s'ils ont l'air de nous haïr, c'est qu'ils croient en effet que nous nous « mettons en défense », nous qui pourtant allons partout prêtant l'oreille, ouvrant nos cœurs, marchant à pas de loup pour ne pas manquer de surprendre les plus furtifs chuchotements. En défense ? Qu'ils s'examinent plutôt, s'interrogent. Qu'ils regardent face à face leur cœur dépouillé : sont-ils bien sûrs de ne pas se mettre en défense eux-mêmes contre notre bon vouloir, notre besoin douloureux de comprendre et d'aimer, notre amertume surtout à les voir toujours, quoi que nous fassions et tentions, si loin, si loin de nous ?

Saint-Antonin, 10 mars 1960.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 22 NOVEMBRE 1960
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE SUBERVIE
A RODEZ

Dépôt légal 1960
Quatrième trimestre
N° d'impression : 46